N° 204 1er Septembre 1936

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La souffrance des Justes

I. — Le problème de la douleur humaine. — Principes de solution d'après saint Thomas

Pourquoi la souffrance entre-t-elle dans la vie des justes, pourquoi est-elle souvent le lot d'âmes qui marchent dans l'amitié de Dieu ? S'il est vrai, suivant la parole de saint Paul, que « tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu », nous devons admettre que la douleur même leur est utile. En quel sens cela est-il vrai ? Comment la souffrance peut-elle constituer, en définitive, pour le juste, un bienfait ?

La douleur ne meurtrit pas seulement la sensibilité, elle déconcerte la raison. Notre sens moral perçoit une affinité profonde entre la vertu et sa récompense. La justice mérite le bonheur. S'il en est ainsi, comment expliquer la douleur du juste ?

Ce problème déroute la philosophie des sages de ce monde. Mais il est une sagesse infiniment plus haute :

cette sagesse dont l'apôtre Paul nous dit que « nul des princes de ce monde ne l'a connue », sagesse qui ne vient pas de l'homme, mais de Dieu. Si nous voulons vraiment connaître la signification de la douleur, faisons appel à la lumière de la foi.

Notre guide en cette matière sera saint Thomas. Et souvenons-nous qu'en un tel sujet, « il faut aller au vrai avec toute son âme ». Une question qui intéresse d'une manière aussi pressante notre vie personnelle requiert des dispositions sérieuses de foi, d'humilité, de droiture.

Dans son traité sur la question du mal, saint Thomas rapporte en ces termes « la tradition de la foi » :

« *Aucune affliction n'aurait pu toucher la créature raisonnable, ni dans son âme, ni dans son corps, ni dans ses biens extérieurs, sinon par suite d'un péché personnel ou d'un péché de nature; ... ainsi toute privation d'un tel bien est appelée peine...; et tout mal de la créature raisonnable est contenu ou sous la coulpe ou sous la peine* (1). »

Dans ce texte, saint Thomas se borne à justifier la distinction du mal humain en « mal de la coulpe » et « mal de la peine ». Cette distinction est d'une importance capitale dans le problème qui nous occupe. Par « mal de la *coulpe* » (du latin « *culpa* », « faute »), il faut entendre la malice même du péché, de la désobéissance à l'ordre divin : c'est proprement le mal moral. Le « mal de la peine » signifie toute privation ou toute affliction imposée d'une manière ou d'une autre à l'âme pécheresse, en punition de sa faute et en conséquence du « mal de

(1) *De Malo*, qu. 1, art. 4.

la coulpe ». On voit donc bien la pensée de saint Thomas : tous les maux qui affligent l'humanité, ou bien sont des péchés, ou bien se ramènent, d'une manière ou d'une autre, au péché comme à leur origine.

Tout mal est une *privation*, l'absence d'un bien requis à l'équilibre, à l'harmonie, au développement normal d'un être. Pour la fleur, c'est un mal d'être privé des rayons du soleil ; pour l'homme, d'être privé d'un membre ou de sa liberté... Il en est ainsi dans tous les cas imaginables. Le mal est toujours un certain « manque d'être », une absence; non pas l'absence d'un bien quelconque, mais d'un bien requis, plus ou moins nécessaire.

Privation, absence, le mal va se diviser comme le bien dont il est la *négation*. Aux degrés du bien s'opposeront les degrés du mal. Or, il y a pour une chose deux degrés de bien, de perfection : un être doit d'abord posséder tous les éléments requis par son intégrité naturelle; ensuite il doit agir suivant une certaine loi, dans une certaine direction, selon sa destination propre. Ainsi le bien créé se divise en *bien de l'être* et *bien de l'agir* (1).

Prenons un exemple concret. Pour une machine, le « bien de l'être » consiste à posséder tous les rouages nécessaires; — le « bien de l'agir » consiste dans le bon fonctionnement, dans la correcte utilisation de ces rouages.

Au « bien de l'être » et au « bien de l'agir » s'oppose-

(1) Cf. Ia p., qu. 48, a. 5. Du point de vue de la terminologie thomiste, la distinction faite ici entre « bien de l'être » et « bien de l'agir » correspond à la distinction entre « bien de l'acte premier » et « bien de l'acte second ». L'application de cette distinction aide à comprendre la malice du péché, qui corrompt ce qu'il y a de meilleur dans le domaine de l'acte second, et introduit ainsi dans l'être créé la pire dépravation qui se puisse concevoir, visant à frustrer de leur fin suprême les créatures les plus parfaites.

ront le « mal de l'être » et le « mal de l'agir ». Le premier prive la chose de tel élément requis par sa nature; le second prive l'action de l'ordre, de la rectitude requise par sa destination normale

Le péché appartient à cette dernière catégorie : il est, par excellence, le mal de l'agir. « Partout où il doit y avoir règle et mesure, le bien consiste dans la conformité à cette règle et à cette mesure; le mal consiste dans la non-conformité (1). » L'acte humain, fruit excellent de la création terrestre, doit trouver sa règle et sa loi dans le commandement divin. L'homme s'élève à la hauteur de la raison divine : tel est son bien total, pour ainsi dire infini. S'il échappe à cette loi, c'est « le mal de la coulpe » (« malum culpae »), l'acte moral défectueux, la fuite, le péché.

Le mal du péché est le pire de tous. Car il corrompt le bien le plus parfait de la création : l'acte libre de l'être intelligent. De plus, comme il est accepté, voulu par son auteur, il vicie en quelque sorte chez lui la source même de l'agir, il le constitue « mauvais », « méchant », car c'est par sa volonté bonne ou mauvaise que l'homme est digne d'être appelé « bon » ou « mauvais ». Le péché, consommé librement dans la personne humaine, apparaît comme une rupture, comme une monstrueuse ingratitude, comme une rébellion contre Dieu et ses dons les meilleurs.

Or, au plus profond de tout être, il y a une tendance à *demeurer soi-même*, et, par le fait, un besoin de réagir contre toute offense ou toute attaque. Ceci est vrai de l'être en tant que tel : ce principe trouve en Dieu même son application analogique et transcendante. Certes, la Divinité ne saurait subir aucun dommage; — le péché

(1) *De Malo*, I, 3.

néanmoins offense l'ordre divin de l'être et de l'agir, il le *blesse*, il le bouleverse. Or cet ordre divin est *essentiel* à l'équilibre du monde : cet ordre tend à toujours se refaire; il réagit de sa force infinie contre toute opposition à sa loi. Le pécheur s'expose ainsi, de par la juste volonté divine, à un équitable « retour des choses » qui réprimera son insubordination et constituera pour lui une affliction pénale, un « mal de la peine ». L'une des affirmations naturelles les plus nettes de la conscience morale est bien celle-ci : L'acte mauvais doit être puni. En d'autres termes : la volonté qui a — par le péché, le « mal de la coulpe » — offensé l'ordre éternel, doit subir — par le « mal de la peine » — la revanche de cet ordre.

Ce « mal de la peine » n'est d'ailleurs qu'un mal relatif : n'accomplit-il pas, en définitive, une fonction nécessaire et très haute ? Son rôle est de satisfaire l'éternelle Justice, — et cette considération permet déjà d'entrevoir la raison profonde de bien des souffrances d'ici-bas. Si cruelles soient-elles, jamais elles ne seront comparables à l'immense malice d'un seul péché mortel : il n'y a pas là une différence de degré, mais de nature : la malice du péché l'emportera toujours sur la malignité de nos peines.

Ce premier et bref aperçu nous permet d'entrer plus avant dans le problème de la souffrance des justes. A l'origine de toute humaine affliction, nous devons trouver une faute, puisque tout mal de la créature raisonnable est « peine » ou « coulpe ». Nous sommes ainsi amenés à mieux comprendre le fait si mystérieux de la faute originelle. Par elle, nous enseigne la foi, la douleur et la mort sont entrées dans le monde. Chef-d'œuvre de la

création visible, l'espèce humaine avait été, à l'origine, enrichie par son Auteur de privilèges exceptionnels, merveilleusement adaptés d'ailleurs aux exigences et aux aspirations de sa nature raisonnable. La faute de nos premiers parents détruisit cet ordre admirable, et désormais, par une juste conséquence, l'espèce humaine, privée de ses anciens privilèges qui, jadis, l'immunisaient contre la douleur et la mort, se trouve livrée au jeu des forces physiques.

L'Homme-Dieu lui-même, pendant son pèlerinage terrestre, a daigné accepter toutes les douloureuses suites du péché qui n'étaient point incompatibles avec sa qualité de Verbe incarné. Il a voulu cela, afin d'expier pour nous! — Sans doute le baptême fait de nous les fils adoptifs de Dieu et revêt notre âme d'un vêtement d'innocence —, mais il ne nous exempte pas des pénibles conséquences de la faute primitive ; plus tard seulement, lors de la Résurrection, notre corps sera définitivement immunisé contre la douleur et la mort : par la vertu du sacrement de régénération, la chair elle-même sera transfigurée.

Dans l'état présent des choses, le juste comme l'impie est enveloppé dans le jeu des forces physiques et des événements sociaux. Le Père céleste fait luire son soleil et pleuvoir sa pluie sur les bons et sur les méchants. Tous n'appartiennent-ils pas à la même race humaine, à cette race que le péché a jadis frustrée des avantages gratuits dont l'avait comblée l'infinie miséricorde? Tous n'accomplissent-ils pas leur temps d'épreuve ? Aussi pour chacun la terre est-elle cette « vallée de larmes » qu'évoque la liturgie. Souvent même les rencontres des phénomènes broient le juste et épargnent l'impie. C'est qu'en règle générale aucun privilège ne prémunit l'homme vertueux

contre l'inéluctable déterminisme des agents naturels.

Nous connaissons à présent l'origine et la cause *indirecte* de l'humaine souffrance : c'est le péché originel. Les causes *directes* sont, dans chaque cas particulier, tels ou tels faits d'ordre physique, biologique, social, etc., dont les conséquences atteignent l'être humain dans sa sensibilité, dans son besoin de bonheur et de vie. Et voilà esquissée, en termes tout à fait généraux, l'histoire de toutes nos tribulations ! Mais cet examen n'éclairait qu'un aspect de la question. Les épreuves du juste sont une conséquence du péché originel, elles sont un résultat des forces naturelles et de leur jeu brutal, — mais l'aspect le plus important du problème reste encore à examiner : à quoi servent, dans la réalisation du plan divin, les souffrances des saints ? vers quels buts sont-elles orientées par la divine Sagesse ? d'où viennent leur utilité et leur noblesse ?

II. — Le rôle pénal et médicinal des souffrances de l'âme juste

Toute souffrance humaine trouve son origine dans le péché. La souffrance des saints ne fait point exception à cette loi. Mais comment le « mal de la peine » peut-il affliger une volonté droite, soumise à l'ordre divin ? Comment le poids de l'expiation peut-il tomber sur l'âme juste ? La question est complexe. On peut l'envisager sous trois chefs principaux :

1° le cas inférieur du juste qui fut pécheur, et qui subit pour son propre compte la peine satisfactoire;

2° le fait plus relevé de l'âme qui souffre pour détruire en soi les restes du péché (douleur purificatrice);

3° comme valeur suprême, la souffrance acceptée par charité, en union avec Jésus crucifié, en vue de collaborer à l'œuvre rédemptrice.

Nous allons examiner successivement ces trois rôles passibles de la douleur dans la vie des justes. Ces différents aspects de la souffrance peuvent d'ailleurs très bien se trouver réunis dans les cas concrets.

1. Tout d'abord, voici une âme juste qui, jadis, a offensé Dieu, puis s'est réconciliée avec Lui, mais n'a point encore acquitté toute sa dette envers la justice divine.

Aussi longtemps qu'une créature s'oppose à l'ordre divin, elle mérite de subir la réaction vengeresse de cet ordre, d'être traitée en rebelle et en ennemie. Mais si, par un effet de la miséricorde divine, le pécheur se convertit, « se retourne » moralement, déteste son propre péché et s'unit de nouveau à Dieu par la charité, alors sa volonté, rectifiée, adhère à l'ordre divin. Maintenant cet homme est foncièrement juste : suivant les belles paroles du *Miserere*, Dieu a créé en lui un cœur pur. A présent, il n'a plus à redouter la vengeance du Juge.

Pourtant, s'il n'y a plus en lui matière à répression, le pécheur converti reste néanmoins un débiteur à l'égard de la suprême Justice. Son ancienne révolte a porté atteinte au plan divin. Le coupable s'est approprié un bien auquel il n'avait pas droit; dans la recherche de ses propres avantages il a dépassé les limites légitimes. Il faut rétablir l'équilibre détruit. compenser par une privation librement acceptée la satisfaction indue que la volonté coupable s'était attribuée. Le pécheur converti doit prendre fait et cause pour l'ordre divin qu'il a jadis offensé. De lui-même, cet ordre tend à se rétablir aux dépens du

coupable; eh bien! celui-ci accepte cette restauration, même à son propre désavantage. Il consent à subir les conséquences fâcheuses de son acte; de lui-même il s'offre à la revanche de la justice outragée. Il se frappe la poitrine, et ce geste symbolise cette sorte de sainte haine de soi-même qu'il éprouve au souvenir de sa faute. Il aspire à détruire tout ce qui peut rester en lui de cette « vie de péché » qui fut la sienne. En une phrase concise, saint Thomas caractérise cette attitude de la volonté pénitente. « La tache du péché ne peut être enlevée sans que l'homme accepte l'ordre de la divine Justice : il assumera donc lui-même spontanément la peine, en compensation de la faute passée; ou bien il supportera patiemment le châtiment envoyé par Dieu : dans les deux cas il y aura peine satisfactoire (1)... »

Et puisque le Christ, à titre de Rédempteur universel, a voulu mériter pour nous tous, c'est avec Lui et en Lui, selon la doctrine du Concile de Trente, que tout pénitent acquitte sa dette personnelle envers la justice divine (2). Les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ donnent à nos œuvres satisfactoires leur efficacité, mais ils ne nous dispensent pas d'expier nos propres péchés : c'est par Jésus et en Jésus que nous expions et que nous méritons, mais un effort personnel de réparation est exigé de nous, car nous restons toujours des êtres intelligents et libres, et les fruits de la Rédemption nous sont appliqués conformément à notre nature humaine.

Si la Providence permet la tribulation de telle ou telle âme qui vit actuellement dans l'amitié de Dieu, elle le fait, nous pouvons le croire, en vue d'aider cette âme à réparer, par sa résignation méritoire, les conséquences

(1) Ia IIae, qu. 87, art. 6.
(2) *Conc. Trid.*, sess. 14, cap. 8. Denz., 904.

d'anciens péchés. Une telle disposition des choses peut nous déconcerter; elle unit pourtant la plus parfaite justice à un immense amour. La volonté pénitente est ainsi mise en mesure d'acquitter toute sa dette, et cela en des conditions plus avantageuses que dans l'autre vie : au Purgatoire, en effet, on ne mérite plus; ici-bas, au contraire, la souffrance acceptée pour l'amour de Dieu ne compense pas seulement l'excès dont s'est rendue coupable la volonté pécheresse, elle peut être le point de départ d'un merveilleux accroissement de la charité, comme nous aurons l'occasion de le voir.

« *Si nous prétendons n'avoir point de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous* (1). » Même les saints canonisés ont connu de légères défaillances, et combien ils auraient eu horreur de manquements dont nous prenons si aisément notre parti! Au milieu des plus cruelles épreuves, une sainte Rose de Lima ne se trouvait pas encore suffisamment châtiée (2) : « Nondum satis per merito se affligi querebatur. »

Cette austère pensée de la satisfaction offerte pour nos péchés à la justice divine peut nous être un puissant soutien dans nos difficultés et nos épreuves. Elle réclame, pour exercer pleinement son efficacité, une conception solidement chrétienne et surnaturelle de la vie, un esprit de foi profondément enraciné dans l'âme.

2. Même une fois acquittée la dette des péchés passés, un amendement de l'âme peut être encore nécessaire. Le cœur et les sens ont contracté des dispositions défectueuses, ils ont besoin de purification, — et la douleur

(1) I Jean, 1, 8.
(2) Brev. S. O. P., 30 Aug., lect. 2 noct.

est précisément dans la main de Dieu une excellente purificatrice.

Cette doctrine ne s'applique pas seulement aux âmes qui, un jour ou l'autre, ont commis le péché mortel. Le péché originel a laissé à notre espèce tout un triste legs, un héritage de mort auquel il nous faut renoncer pour vivre du Christ. Le baptême nous a rendus justes et saints aux yeux de Dieu, mais il n'a point éteint en nous cette concupiscence, cette inclination vers le mal, perpétuelle épreuve de notre fidélité. La vie de l'homme sur la terre est un temps de choix, de libre détermination. Comme l'ange à la première aurore de la création, comme le père de notre race dans les bocages de l'Eden, nous sommes le théâtre d'une lutte dont le déroulement est moins rapide, mais dont l'ultime résultat sera définitif. Hélas! dans nos propres tendances natives la voix maudite trouve des complices. Combien d'âmes, aux prises avec l'interminable et tragique débat, ont gémi avec saint Paul : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? »

La concupiscence ne se manifeste pas chez tous les hommes de la même façon. Le lien qui assurait l'harmonie de nos diverses tendances et leur soumission à la raison a été rompu, et désormais chacune de ces tendances recherche son bien propre, sans se soucier de l'ordre général. Tempérament individuel et ambiance, âge, race, climat, mille causes difficiles à démêler interviennent pour accentuer, souvent jusqu'à l'excès, telle ou telle inclination. Les écheveaux mystérieux de causes qui, en s'entrecroisant, nous donnent nos particularités physiques, morales et mentales, nous prédisposent aussi, dans des proportions très diverses, aux différents vices catalogués par les moralistes : orgueil, avarice,

luxure, gourmandise... Sur ces relations entre tempérament corporel et caractère moral, les vues d'un Aristote et d'un saint Albert le Grand se trouvent merveilleusement confirmées et illustrées par la science moderne. Sous mille nuances diverses, à travers les variations infinies de l'expérience, apparaît toujours le même fait : nous sommes tous affligés d'une inclination native vers le mal, et ce triste héritage nous accompagnera jusqu'à la mort.

Et maintenant, songeons à l'élévation de notre fin surnaturelle. Le Seigneur nous appelle dès ici-bas à Lui servir de tabernacles vivants, en attendant le face-à-face de l'éternité! Suivant les lois morales du progrès surnaturel, chaque nouvelle journée devrait marquer pour nous un accroissement de charité, un degré nouveau d'intimité avec Dieu. Comment cette œuvre merveilleuse se réalisera-t-elle sans une mortification profonde de ces tendances déréglées qui s'agitent en nous? La lumière ne saurait s'allier avec les ténèbres; nul ne peut servir deux maîtres. La vie de la grâce, pour s'épanouir, requiert donc une répression systématique de toutes les forces complices du péché. Sans doute, l'état de grâce dans une âme n'exclut pas l'existence d'inclinations déréglées. Une volonté intimement unie à Dieu peut avoir à subir les révoltes ou les humiliantes défaillances d'un tempérament ingrat. Elle ne doit pas s'en inquiéter jusqu'à perdre sa paix profonde, mais elle ne doit pas prendre son parti de ses propres faiblessses morales. Il y a là deux antagonistes : toute défaite de l'un est victoire pour l'autre. L'attiédissement de la ferveur spirituelle est gain pour la concupiscence; la mortification de l'appétit charnel est profit pour la vie de la grâce.

Par là s'expliquent les invitations au renoncement, à

la mortification des sens et de l'esprit, si fréquentes et si pressantes dans l'Évangile et dans la tradition chrétienne. Le Maître ne veut pas que son disciple regarde en arrière; Il exige qu'on Le suive en portant sa croix! Ce thème du renoncement est familier à quiconque lit et médite habituellement l'Évangile et les ouvrages des maîtres spirituels.

Jusqu'à quel point précis ce travail de mortification est-il nécessaire ? — Cela dépend des tempéraments, des conditions extérieures, de mille circonstances que la prudence surnaturelle doit interpréter. Mais on peut dire, d'une façon générale, qu'un certain effort de purification active, de renoncement effectif, s'impose à tous, ne fût-ce que dans l'accomplissement fidèle du devoir d'état. Nécessaire à la simple sauvegarde contre les pièges de la concupiscence, cet effort s'impose à plus forte raison à l'âme qui désire avancer dans les voies de l'union divine.

Mais ce travail de dépouillement sera toujours incomplet par quelque endroit. Ici apparaît la nécessité — ou du moins la grande utilité — d'épreuves intérieures ou extérieures permises par la Providence divine, afin de parfaire dans l'âme des justes l'œuvre purificatrice.

Saint Thomas compare ces épreuves à la potion amère que le médecin présente au malade (1). De telles potions nous avons tous plus ou moins besoin. « Toujours, dans les œuvres humaines, quelque défaut se rencontre : ignorance provenant de la faiblesse de notre raison, négligence à cause de l'infirmité de la chair ; parfois aussi l'infection de tel attachement terrestre se glissera jusque dans les bonnes œuvres, par suite de la mobilité du

(1) Cf. Ia IIae, qu. 87, art. 7.

cœur humain... (1) » Même les âmes justes ont besoin de rectifications profondes, et un tel labeur ne peut guère s'accomplir sans souffrance. On peut donc affirmer que la souffrance trouve normalement sa place dans le cadre d'ensemble d'une vie chrétienne. Seul, le regard de Dieu peut apprécier ce qui est nécessaire ou opportun dans un tel domaine. Nos pauvres calculs humains sont si peu de chose en présence des insondables desseins de Dieu! Ici apparaît d'une manière saisissante la nécessité de cet « esprit d'enfance » qui est l'esprit même de l'Évangile et qu'une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a reçu pour mission de rappeler aux âmes. Le chrétien éprouvé doit se prêter avec une docilité toute filiale à la miséricordieuse chirurgie de son Père des cieux. Cet esprit d'abandon n'est point fatalisme. Fidèle à la Loi divine et aux devoirs de son état, l'âme chrétienne ne renoncera ni au travail ni à la lutte. Elle n'oubliera pas le rôle capital de la prudence surnaturelle dans l'économie de notre vie morale. S'efforcer de vaincre les difficultés pour gagner sa vie, pour conserver sa santé, prendre des remèdes ou du repos si l'on est malade, tout cela peut constituer un acte d'abandon très méritoire entre les mains du Père céleste, si tout cela est accompli par amour pour Lui. Mais l'âme vraiment donnée à Dieu se plie aux obligations de son état dans un esprit de sainte liberté. Elle fait ce qu'elle doit faire, mais elle accepte avec résignation, — ou mieux, avec un acquiescement surnaturellement filial, — l'échec de ses efforts. Programme irréalisable si l'on n'envisage que les forces humaines! mais, suivant l'audacieuse expression de saint Paul, « ce qui est faiblesse en Dieu est plus fort que les

(1) Comm. in Job, cap. IX.

hommes (1) ». C'est de Celui qui est la Toute-Puissance et la Toute-Miséricorde que l'âme fidèle attend sa consolation, et elle l'obtiendra par la prière humble et persévérante.

Parmi les auteurs mystiques qui ont le plus insisté sur le rôle de la souffrance purificatrice dans la vie intérieure, il faut citer particulièrement saint Jean de la Croix. Dans la *Montée du Carmel* et la *Nuit obscure*, ce Docteur montre fortement l'incompatibilité de l'attache aux biens créés avec le progrès dans la vie contemplative. Après l'énoncé de cet austère principe, la description des purifications passives des sens et des purifications, plus profondes encore, de l'esprit, ne devrait pas nous surprendre. Sans doute, pour préparer l'âme à ses communications, la divine Sagesse dispose de toutes sortes de moyens; mais, parmi ces moyens, le dénuement et la souffrance semblent bien compter parmi les plus efficaces, du moins à titre indirect, à titre dispositif, comme une sorte de « lessive » spirituelle, suivant l'expression même de saint Jean de la Croix (2).

3. Mais la valeur de la souffrance comme remède au péché et aux suites du péché dépasse le terrain de la sanctification individuelle. La douleur chrétienne supportée peut avoir, dans le Corps mystique du Christ, des conséquences *sociales* considérables, humainement imprévisibles. Et cela non pas seulement à titre d'exemple de patience ou de résignation, mais d'une manière plus directe, comme réparation du dommage causé par autrui.

En effet, la peine satisfactoire, celle qui reste à subir

(1) I Cor., I, 25.
(2) *Nuit obscure*, ch. II.

après la rectification foncière de la volonté, n'est point strictement personnelle. La volonté d'un homme peut endosser cette peine aux lieu et place d'un autre homme. L'amour assure cette substitution, l'amour qui porte une volonté juste à prendre sur soi la dette contractée par une volonté désordonnée. Par un acte généreux, celui qui n'a point péché s'offre ainsi à subir les douloureuses conséquences de la faute de l'être qu'il aime. Saint Thomas assimile ce cas à la dette qu'un homme acquitte à la place de son ami.

Tel fut le geste du Christ Jésus, portant la peine de tous nos péchés. L'Écriture nous l'a révélé, dans les textes si émouvants d'Isaïe et de saint Paul :

« *Vraiment il a porté nos langueurs, il s'est chargé de nos douleurs... S'il a été blessé, c'est à cause de nos iniquités; s'il a été broyé, c'est à cause de nos crimes... Par ses meurtrissures nous avons été guéris... Le Seigneur a placé sur lui le fardeau de nos iniquités* (1). »

« *Le Christ s'est offert une fois pour toutes, afin d'expier les péchés de beaucoup* (2)... »

« *Il m'a aimé, il s'est livré pour moi* (3). »

Seul, le Fils de Dieu, Personne divine dont les actes ont une valeur infinie, pouvait offrir une compensation proportionnée au dommage causé par le péché mortel : ce dernier n'est-il pas un outrage à l'infinie Sainteté ? Sur l'autel de la croix, le Christ offrit au Père une victime parfaite, et Il nous mérita la vie éternelle.

Mais, saint Thomas nous l'enseigne, « pour obtenir l'effet de la Passion de Jésus-Christ, nous devons nous y con-

(1) *Is.*, LIII, 4-7.
(2) Hebr., IX, 28.
(3) Gal., II, 20.

figurer ». Et ainsi, en souffrant avec Jésus et pour Jésus, nous pouvons et devons « accomplir ce qui manque à la Passion du Christ pour son Corps qui est l'Église ». Certes, c'est trop évident, en elle-même la Passion du Sauveur n'est point insuffisante ! Mais l'application de ses effets réclame notre collaboration. Le genre humain ne reçoit pas d'une manière en quelque sorte mécanique les bienfaits divins : pour bénéficier de la Rédemption, il devra, à sa manière, s'y associer. De cette collaboration l'œuvre rédemptrice de l'Homme-Dieu a, pour ainsi dire, besoin, — et c'est ce qui explique l'audacieuse formule de saint Paul.

Dans ce grand corps qu'est l'Église, la réparation du péché pourra donc revêtir un caractère social. En union avec Jésus-Christ, une âme fervente pourra porter volontairement la peine de fautes qu'elle n'a point commises; ce ministère de charité s'exercera au profit des vivants ou bien des âmes du Purgatoire. Le Christ est la tête du Corps de l'Église : chacun de nous est appelé à participer, d'une manière ou d'une autre, à l'action salutaire de son chef.

La souffrance d'une âme inconnue pourra ainsi exercer, dans l'invisible, une influence insoupçonnée. La valeur surnaturelle de la souffrance ne se limite pas à l'acquittement de nos dettes; elle contribue certainement à renforcer l'efficacité de nos prières. Assurément, grande est devant Dieu la valeur impétrative de prières offertes au milieu d'une douleur unie à celle du Christ, « qui, dans les jours de sa chair, ayant offert des prières et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort, avec de grands cris et des larmes, fut exaucé par son humble respect (1) ».

(1) *Hebr.*, v, 7.

Plus une âme est semblable à Jésus, plus elle sera sûre de trouver un large accès auprès du Père. Or la souffrance bien acceptée nous assimile d'une manière spéciale au Crucifié. Au jugement dernier il nous sera donné de connaître le merveilleux accomplissement de demandes formulées par des chrétiens ainsi associés à la Passion du Sauveur.

La mort sur la croix apparaît, dans la vie de Jésus, comme un sommet. C'est à cette heure-là qu'il a vaincu le diable, le monde et la mort. La Croix rédemptrice occupe dans la doctrine et dans la vie de l'Église une place initiale. Nous devrions bénir tout ce qui nous unit à cette croix sainte! Pourquoi ne pas saisir avidement de telles occasions d'imiter le Rédempteur et de collaborer à son grand travail ?

Les Saints ne s'y trompèrent pas. Leur amour pour le Sauveur, les lumières que faisait rayonner en eux cet amour, provoquèrent en eux à l'égard de la souffrance et de la croix des enthousiasmes qui sont folie et scandale pour le monde, mais où, en vérité, résidait la force de Dieu. Que peut comprendre la sagesse humaine en ce domaine de la vie surnaturelle, de la charité, de l'action des dons du Saint-Esprit ?

Ces dons montrent à l'âme l'infinie Majesté divine offensée par le péché, l'amour du Christ méconnu; ils révèlent la profonde indigence de toute joie de ce monde, le prix très élevé des souffrances unies à celles de Jésus. De plus ils affermissent la volonté. Et ainsi s'explique l'élan qui a porté à la rencontre de la croix les âmes de tant de Saints.

Ainsi peut-on expliquer, au moins dans une certaine mesure, les austérités exceptionnelles si souvent mentionnées dans l'hagiographie. Plus encore peut-être que

l'intention « ascétique » et purificatrice, faut-il voir ici le désir d'imiter Jésus s'offrant volontairement aux supplices par amour pour nous. N'oublions pas le caractère *volontaire* des souffrances du Christ : le Fils de Dieu a choisi et voulu la souffrance. Ne nous étonnons donc pas si l'Esprit-Saint inspire l'attrait pour la souffrance volontaire aux âmes qui se donnent entièrement à Jésus-Christ. Il ne s'agit pas d'une loi absolue et uniforme, mais d'une haute convenance morale. L'amour de Dieu a porté beaucoup de Saints — presque tous ceux, semble-t-il, dont nous connaissons la vie dans le détail (1) — à des excès dans cette voie, excès rendus légitimes par l'appel divin, et dont l'enseignement hautement significatif demeure. Il semble conforme aux lois de la « psychologie surnaturelle » qu'un attrait pour la pratique généreuse de la pénitence accompagne l'amour du Crucifié. Les applications particulières de ce principe sont variables à l'infini; en toute hypothèse d'ailleurs, l'obéissance est encore le meilleur des sacrifices; mais il n'en reste pas moins vrai qu'une affinité profonde existe entre l'amour du Christ et la recherche de la souffrance pour le Christ, affinité qu'une prudence trop humaine ne doit pas nous faire méconnaître.

Le progrès de la vie surnaturelle consiste dans une assimilation toujours plus parfaite de l'âme fidèle à Jésus-Christ. Il semble donc normal, puisque Jésus a racheté le monde en portant sa croix et en mourant sur elle, il semble normal que l'âme appelée à collaborer à l'œuvre de la Rédemption gravisse aussi l'âpre sentier

(1) Même sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui pratiqua les austérités ordinaires du Carmel dans des conditions de santé qui les rendaient, en son cas, extraordinaires...

du Calvaire. Elle le fera en accueillant généreusement (1) les tribulations extérieures et intérieures. Tout en la purifiant, celles-ci lui permettront de participer à la grande œuvre rédemptrice.

III. — La souffrance, instrument de sanctification

Imiter Jésus, s'unir à Jésus, vivre de sa vie, toutes ces formules chères aux Apôtres et aux Saints pénètrent jusqu'au centre même de toute vie chrétienne. Elles en décèlent le foyer; elles en manifestent la chaleur secrète. Car le Christ est la Voie, la Vérité, la Vie; et le règne de la Trinité sainte des âmes s'épanouira dans la mesure où nous ressemblerons à Jésus, dans la mesure où nous vivrons dans son intimité.

Et, puisque l'acte suprême de la vie de Jésus-Christ s'est accompli dans la souffrance, il est bien évident que la souffrance chrétienne supportée contribuera puissamment à augmenter en nous la vie de la grâce, la vie d'union à Dieu.

D'elle-même, notre pauvre nature frémit devant la douleur. Pour vaincre ce mouvement instinctif, la volonté fidèle doit maintenir énergiquement son orientation vers le Bien suprême par des actes de fervente charité. Cette charité, foyer intime de toute vie surnaturelle, animatrice de toutes les vertus, devient ainsi chaque jour plus ardente et plus pure. Ses deux compagnes, la foi et l'espérance, sont aussi conviées à un travail intensif, — car l'âme qui souffre a besoin de dire et de redire au

(1) Bien entendu, cette générosité réside surtout dans la volonté, et n'est point incompatible avec bien des obscurités et bien des répugnances de la sensibilité.

Seigneur qu'elle croit en Lui et qu'en Lui seul elle place toute sa confiance.

Ce progrès des vertus théologales apparaît particulièrement à la suite des tentatives directement opposées à ces vertus, par exemple au cours des purifications passives de l'esprit. Foi, espérance et charité s'y affranchissent de tout alliage terrestre. Même à des étages moins élevés de la vie spirituelle, une purification analogue peut avoir lieu, dans une mesure plus restreinte.

La docilité de l'âme au milieu des épreuves la prépare à recevoir d'une manière toute particulière l'influence des dons de l'Esprit-Saint : du don de *sagesse*, par suite de l'accroissement de son amour filial qui lui permet d'entrer plus avant dans la familiarité divine; — du don de *science*, en raison d'une perception profonde du vide et du néant de toute consolation humaine ; — du don d'*intelligence*, car l'intimité croissante avec Dieu fait entrer l'âme chaque jour davantage dans les secrets du Roi; — du don de *conseil*, par suite de la fidélité méritoire du chrétien à obéir aux divines impulsions, malgré tous les obstacles; — du don de *piété*, récompense du recours affectueux de l'âme à son Seigneur, au milieu des amertumes de la vie; — du don de *force*, qui vient stimuler son courage dans l'adversité ; — du don de *crainte*, qui correspond si bien à l'esprit de pénitence et de réparation dont l'homme éprouvé doit faire preuve.

En raison de la solidarité des divers éléments de l'organisme surnaturel, toutes les vertus bénéficieront des progrès que nous avons signalés. Ce bénéfice apparaîtra plus nettement dans les vertus de patience, de persévérance, de constance, etc., dont le rôle est précisément de maintenir la fermeté de l'âme dans l'épreuve. Mais la prudence et les autres vertus intellectuelles recueilleront

aussi les fruits du labeur imposé par la souffrance. Celle-ci n'enlève-t-elle pas bien des illusions ? n'enseigne-t-elle pas une science expérimentale et concrète, qu'une morale purement livresque ne saurait exprimer ?

La parole de saint Paul : « *Virtus in infirmitate perficitur — la force morale se parfait dans la faiblesse* (1) », n'exprime pas seulement une vérité de l'ordre surnaturel, mais aussi une loi de la psychologie humaine.

Nous n'avions donc pas tort de parler de la souffrance comme d'un « bienfait ». Ici-bas, cette affirmation peut sembler étrange et obscure, mais le jour viendra, pour ceux qui ont marché courageusement à la suite de Jésus-Christ, où le secret des desseins divins se dévoilera, et alors ils connaîtront le prix inestimable de la croix qu'ils durent porter. Le degré de lumière et de bonheur dont ils jouiront dans la vision béatifique sera proportionné au degré de leur charité à l'instant de la mort, et cette charité elle-même sera d'autant plus fervente qu'ils auront accepté d'un cœur plus généreux leur lit de souffrances ici-bas. C'est à ce moment-là, dans la clarté sans ombre, que l'âme prédestinée comprendra vraiment l'inestimable prix de la croix.

Saint-Alban-Leysse (Savoie).

fr. Léon-Joseph Moreau, O. P.

(1) II Cor., xii, 9.

Lettre à un chrétien, sur la Croix

Puisque vous souffrez, je voudrais ne vous parler qu'avec douceur. Mais il faut que je vous adresse un reproche.

Vous me demandez le secret d'aimer la croix. Si vous entendiez seulement : la croix de Jésus-Christ, je ne tarderais pas un instant à seconder un désir si évidemment légitime et qui doit jaillir d'emblée, comme naturellement, d'un cœur chrétien. Mais c'est aussi de votre croix qu'il est question; c'est votre croix que vous prétendez aimer. Laissez-moi dire alors que vous allez bien vite en besogne.

Voici quelques réflexions que je vous offre à méditer, non point dans le dessein d'éteindre votre ardeur, mais pour qu'elle ne brûle pas à la manière d'un feu de paille ou d'un feu follet. L'image de la flamme est évangélique, il est vrai; mais ce feu qui doit s'étendre sur le monde est une incendie durable et insatiable comme la charité qui le fit naître. Je n'ignore pas davantage qu'il est parlé ailleurs, d'une certaine « folie de la Croix » ; mais qui suppose, chez les crucifiés de l'ordre nouveau, un discernement préalable et, tout au long de leur supplice, la mise en œuvre d'une vertu, qui est la prudence. Si vous m'en croyez, donc, nous laisserons aux rêveries d'un mauvais romantisme le soin chimérique de se représenter un amour chrétien de la croix qui ressemblerait à une passion soudaine, aveugle, instable, comme il s'en allume

trop souvent dans des cœurs trop humains. Nous éviterons de prendre la vie chrétienne pour une vie de bohème, quand elle est plutôt, au sens très noble que la théologie des dons du Saint-Esprit peut donner à cette expression, une vie d'aventures. Nous prendrons garde, enfin, à cette vérité, méconnue comme toutes celles qui sont d'une simplicité supérieure, que la croix, avant d'être le prétexte d'un enthousiasme plus ou moins passionné, est un objet normal et nécessaire de notre vie vertueuse.

Vérité méconnue... Oui, certes. Il n'y a qu'à voir comme elle nous surprend, la croix, et de quel air offensé nous la dévisageons, cette intruse! Nous offrons, chaque matin, nos peines de la journée « en union avec celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Mais que nous sommes, sur le plan de la vie vécue, d'une pauvre logique! Viennent les premières fatigues du devoir d'état, viennent les premières sanctions d'une faute, viennent les premières ombres d'une nuit purifiante, nous nous étonnons et demandons à l'étrangère qui vient de passer notre seuil : « Que faites-vous ici? »

Votre empressement même à courir au-devant de la souffrance est un signe de l'effroi qu'elle vous inspire et du sentiment que vous avez en sa présence de rencontrer une chose exceptionnelle, insolite, anormale, une cruauté, une injustice, une espèce de monstre. Vous ne lui ouvririez pas les bras avec tant de fougue si vous ne sentiez qu'il faut vous faire, pour l'accueillir et pour l'étreindre, une violence extrême.

Vous me direz que ce sentiment est universel, ou peu s'en faut. Je l'avoue; et cela seul suffirait à me faire convenir, *a priori*, qu'il sous-entend une vérité.

Il est vrai, en effet, que la souffrance — nous disons depuis dix-neuf siècles, et c'est un raccourci bien émou-

vant : la croix — n'est pas absolument normale, ni nécessaire. Ce n'est pas un paradoxe de dire qu'elle n'est normale que par accident; nécessaire que par l'effet d'une contingence. Véritablement, vous le savez, elle n'est que la suite d'une catastrophe.

Avec la mort, dont elle est le prélude, elle est le grand témoin de ce qui sépare les deux ordres de l'histoire universelle : l'ordre établi, l'ordre rétabli.

Dans le premier, elle n'avait pas de raison d'être, sinon à titre de menace. Ni la peine que Dieu inflige, ni celle que l'on s'impose à soi-même, n'avaient droit de cité au Paradis terrestre. Et la nature a gardé de cet état, où l'on se fût sanctifié comme poussent et s'épanouissent les fleurs des champs, je ne sais quelle réminiscence et un secret regret. Elle y trouvait son propre bien dans le développement de ses propres facultés; et c'est peut-être ce qui explique l'horreur qu'elle éprouve maintenant à voir la croix se dresser devant elle. Elle se souvient du ton d'intégrité.

Mais quoi! Nous ne sommes plus dans l'ordre premièrement établi. Nous appartenons à un ordre rétabli qui, tout accidentel qu'il soit, comporte des règlements, admet des conditions et entraîne des conséquences désormais essentielles.

La croix en est une.

Notre participation à la vie divine ne se fait plus maintenant que par voie de satisfaction plus ou moins douloureuse. On ne s'élève plus, à présent, qu'après avoir nivelé toutes les élévations injustes du mal. Plus de gloires absolument pures, comme eussent été nos ascensions dans l'état de justice originelle; mais des revanches seulement. C'est le mystère fondamental de la condition actuelle du genre humain. Le théologien le plus optimiste ne saurait le discuter : quel que soit ce qui aurait dû

être, le fait est que nous naissons, croissons et mourons dans un univers où la loi du rachat règne sans abdiquer jamais. A ce point que, lorsque Dieu voulut y faire échapper la Mère du Verbe incarné, il s'y prit par manière de préservation ; — cela est plus éloquent que tout.

In cruce, vita... Oui, mais quelle vie? Une vie qui ne peut être désormais qu'une reprise sur la mort.

Les acclamations enthousiastes qui surabondent dans la littérature chrétienne à la gloire de la croix ne sont justes que si on les entend accompagnées de je ne sais quel grondement souterrain qui est la plainte du mal terrassé ; de même que l'on ne peut se représenter exactement la très Sainte Vierge Marie qu'à condition de voir sous ses pieds un serpent qui se tord et qui étouffe en sifflant de rage. Il y a une différence ineffaçable entre l'arbre de vie qui poussait au Paradis terrestre et celui qui s'est élevé, un jour, à Jérusalem : le premier naissait d'un sol vierge, le second ne jaillit que d'une terre corrompue et ne donne son fruit sauveur qu'après être issu lui-même d'un fruit taré. Des peintres traduisirent parfois cette vérité, qui n'est pas janséniste, mais qui est simplement chrétienne, en ouvrant le sol où la croix du Christ s'enfonçait, pour nous montrer, enfoui comme une semence, le crâne du premier homme.

Felix culpa... Nous chantons cela. Mais faites attention, que c'est avec des accents surnaturels. On l'oublie quelquefois. La nature, elle — qui a bonne mémoire... — ne s'y trompera jamais. Vous pouvez lui confier l'*Exultet*, à la nature. Vous entendrez une singulière musique! Ainsi grince, dans la *Danse macabre*, le violon de la Mort ; ainsi gémit-il au chant du coq.

Mais je m'excuse de m'attarder sur des choses que vous

n'ignorez pas, et qui, souvent, sans doute, alimentent votre oraison. Je n'ai voulu que vous montrer comment, en raison de ses origines, la croix occupe une place nécessaire, simplement nécessaire, en ce bas monde, — et jusqu'en ce monde du vingtième siècle chrétien, qui se pique de réalisme et qui oublie tant de réalités!

Le premier résultat pratique du réalisme que je vous prêche devrait être la disparition — progressive... — de l'étonnement dont je vous parlais d'abord et qui est si fâcheux.

La croix est nécessairement partout.

Elle n'est surtout pas absente de nos rapports d'amitié avec Dieu et Jésus-Christ. Car, s'il est vrai qu'on se fût autrefois divinisé rien qu'en approchant de Dieu, on ne se sanctifie plus, maintenant, qu'en s'éloignant au préalable de ce qui n'est pas Dieu; et il est bien vrai qu'en tout état de cause il eût fallu imiter ce que le P. Chardon appelle la « séquestration » de Dieu, mais, dans l'état de justice originelle, cela se fût réalisé selon une ligne toute droite, simplement en s'enfonçant de plus en plus en Dieu, comme l'alouette pique droit dans l'azur et s'y perd, tandis que maintenant on ne participe à la société ineffable des Trois, qui est à la fois une plénitude et une solitude, qu'à la condition — nécessairement préalable, je le répète — de se livrer à un effort d'arrachement, de dégagement, de délivrance. Que voulez-vous? Nous avons beau rêver d'envols éperdus, il nous faudra toujours commencer par nous désengluer. Ce qui est pénible. Ce qui fait une croix.

Je viens de vous citer le P. Chardon. Je ferais peut-être mieux d'arrêter là cette lettre et de vous renvoyer, sans plus, à son livre de la *Croix de Jésus*. Vous y verriez comme cette loi de l'arrachement préalable à toutes nos

ascensions s'est vérifiée avec rigueur jusque dans la vie du nouveau premier homme : Jésus-Christ. Si quelqu'un était fait pour monter droit vers Dieu, dites? c'était bien celui qui venait tout droit de Dieu. Mais voyez comme il a peiné, comme il a consacré une large part de ses forces à la lutte contre les attaches créées — lui qui, cependant, n'avait à craindre aucun esclavage —, comme enfin la démarche de ce Chef, bien loin de ressembler à la foulée tranquille d'une route triomphale et libre, fait penser plutôt au pas laborieux d'un conducteur de patrouille, quittant la boue des tranchées.

C'est une grande leçon : celui qui est venu du Ciel en terre retourne au Ciel comme en se dégageant de la terre.

« Dieu veut être aimé, dit Chardon, conformément à la condition de sa nature, qui est d'être la sainteté souveraine. Et comme cette sainteté le séquestre et le sépare de toutes choses pour vivre et régner dedans la pureté immaculée qui lui est propre, il veut être pareillement aimé par des âmes saintes, avec des affections de cette trempe, c'est-à-dire par des esprits détachés d'affection de tout ce qui n'est pas lui-même. »

Jésus-Christ a marché le premier dans cette voie de « l'amour séparant ». Aux chrétiens de suivre et d'imiter, non seulement la solitude de la divinité, mais encore l'exclusive appartenance du Fils de l'Homme au Verbe de Dieu. On dit que c'est un des traits du pseudo-Denys d'insister sur tout ce qui est unité en Dieu ou dans les œuvres de Dieu. Mais il est simplement et chrétiennement vrai que la grâce nous a plongés dans un ordre où l'unité règne avec des exigences, si l'on peut dire, centralisatrices, qui apparaissent, en fait, d'une inflexible rigueur. Avant Denys, saint Paul parlait d'une « récapitulation » qu'il voulait universelle, et avouait, avec une

ferveur qu'il souhaitait communicative, que sa vie était « cachée en Dieu avec Jésus-Christ ».

Récapituler... Comment ne voit-on pas que cela implique d'abord la déception de tous les prétendants indignes à la domination des âmes, et une ascèse vigoureuse de ces âmes elles-mêmes pour réduire leur propre superbe? Nous revenons, vous le voyez, à notre point de départ. Si la nature était malléable, si elle se prêtait au modelage divin et chrétien, il n'y aurait point de souffrance, point de croix. Hélas! Nous savons de reste, vous et moi, si elle est indocile!...

La grâce est là, sans doute, qui tend à l'unité. Mais parce que, encore une fois, il ne peut plus être question que d'une centralisation laborieuse et qui comporte, avant d'être un élan vers la source unique du bien, une bataille contre les armées du mal, une reconquête, une rédemption, vous voyez que cette grâce sanctifiante ne peut être elle-même qu'une grâce crucifiante. Que parle-t-on de pureté? Il n'y a plus que des purifications.

Est-ce pour s'harmoniser avec cette condition universelle de peine et de reconquête de la liberté, ou bien est-ce pour une raison plus mystérieuse? Je ne sais. Mais voyez comme les vertus infuses, à leur tour, appellent et impliquent un dynamisme laborieux, très différent de celui qui emportait vers son centre la première humanité. Une foi qui ne peut qu'entrevoir. Une espérance qui ne fait que se tendre et désirer. Une charité qui ne possède que dans la mesure de ce qu'elle croit et de ce qu'elle espère... Croit-on que cela nous assure jamais, ici-bas, une paix confortable?

Et les dons du Saint-Esprit!... Réfléchissez seulement à ces « gémissements ineffables » que l'Esprit divin pousse en notre propre cœur, et prenez garde qu'ils sont ineffa-

bles pour ceux-là même qui les profèrent. Nous ne savons pas ce que nous disons à Dieu quand nous parlons la langue la plus authentique des enfants de Dieu. C'est un vocabulaire, c'est une syntaxe, qui nous échappent. Des accents que l'on crut presque désespérés et maudits rendaient aux oreilles de Dieu le son d'une véritable espérance et d'une très pure charité. Au contraire, certains élans enflammés de notre premier âge spirituel, étaient des balbutiements informes que Dieu n'écoutait qu'avec l'indulgence souriante d'un père très patient.

Nous serons bien étonnés, un jour, de savoir ce que nous aurons dit à Dieu...

Ce sera peut-être, d'ailleurs, une surprise agréable. En attendant, nous percevons confusément que nous parlons une langue qui a deux sens, ce qui, pour une créature spirituelle, est souverainement pénible. Mais aussi, c'est inévitable : vivant dans l'ordre de la foi, nous sommes maintenus, bon gré mal gré, dans la « région de la dissemblance ». Les intuitions les plus pénétrantes du don d'intelligence, les expériences les plus riches du don de sagesse, n'y changent rien. Vous êtes quelque peu théologien et vous savez ce que c'est que l'intentionnalité de la foi, qui régit sans en rien excepter l'exercice des vertus et des dons. Mais essayez de réfléchir sur cet ordre intentionnel, au point de vue — psychologique — des états consolés ou désolés du chrétien. Vous me direz ensuite ce qu'il vous semble de l'importance et de la nécessité des croix dans la vie d'un baptisé...

Et je n'ai rien dit de ce qui fait le thème principal de l'œuvre de Chardon : cette insertion en la grâce et, *par conséquent*, en la Croix de Jésus-Christ. Il est vrai qu'on peut le ramener à ce que j'ai dit des exigences de l'ordre actuel, qui est un ordre de rachat et de revanche. On

peut dire que ce n'est pas seulement le Christ, le Christ « historique », qui fut chargé d'assurer par la souffrance offerte le salut, c'est-à-dire l'arrachement au mal. C'est encore, mystiquement, tout le corps chrétien, le grand Christ, le grand Crucifié qui est de tous les temps, jusqu'à la fin des temps.

Je lisais, l'autre jour, l'histoire d'une religieuse, missionnaire dans les régions arctiques, qui s'avisa — la charité a de ces imprudences... — de baiser son crucifix. Mais le froid, qui était terrible, colla si fort le métal contre ses lèvres, qu'on ne put l'en détacher qu'en ouvrant une plaie vive et rouge. C'est bien cela. Jésus ne s'offre à notre amour qu'à condition que nous épousions les désirs de son amour et acceptions, comme dit saint Paul, de les « achever ». Le supplice de Jésus a eu lieu une fois pour toutes, et les crucifix ne saignent plus maintenant. Ce sont nos lèvres, — ou notre cœur.

Enfin, il y a deux textes de l'Évangile qui, affrontés, prennent un relief saisissant. Le premier est la demande du *Pater* : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » L'autre est la sentence : « Si quelqu'un ne vient pas à ma suite et ne prend pas sa croix chaque jour, il ne peut être mon disciple. » Pain quotidien, croix de chaque jour ; pain et croix qui sont également nécessaires, choses également normales ; pain et croix qu'il faut également attendre et désirer... Des âmes se croient parvenues à un état sublime quand elles se surprennent à souhaiter de souffrir. Mais elles sont victimes de l'inadvertance que je vous ai dénoncée. Ce qu'elles ont fait là est la chose du monde — du monde chrétien... — la plus ordinaire, et leur cri n'est pas plus insolite que celui de l'enfant affamé qui demande de la nourriture. On serait tenté de sourire en voyant les airs de tragédie que pren-

nent ces pauvres chères âmes quand elles se portent vers la croix. La sainte Église y va plus rondement :

« Merear, Domine, portare manipulum fletus et doloris... — Domine Jesu Christe... concede propitius ut (Francisci) meritis et precibus crucem jugiter feramus, et dignos fructus pœnitentiae faciamus... — Omnipotens sempiterne Deus... concede propitius ut... patientiae (Salvatoris) habere documenta... mereamur... — Deus... praesta, quaesumus, ut (beatae Stephanae) intercessione et exemplo imagini Filii tui conformes fieri mereamur... — Crucifixi fige plagas cordi meo valide... »

Vous vous étonnez peut-être et vous avez envie de me rappeler que je vous ai dit naguère qu'il ne faut pas réclamer des croix. *Des* croix, en effet. Quand on demande *telle* croix, ou de *nouvelles* croix, on verse, neuf fois sur dix, dans l'imprudence, et on nourrit une illusion. Mais *la* croix? Dieu me garde de vous en déconseiller, dans sa généralité, l'humble requête.

Peut-être le comprenez-vous mieux maintenant : autant vaudrait vous détourner d'être chrétien.

∴

Au risque de blesser provisoirement votre sensibilité, j'insisterai encore et, cette fois, d'un point de vue plus pratique, sur ce réalisme du sens chrétien de la souffrance que j'ai déjà opposé, d'une part à l'inadvertance de ceux qui oublient la croix, d'autre part à l'empressement de ceux qui en font un objet d'amour avant de prendre garde qu'elle est un objet de vertu.

Je veux que vous ouvriez tout grands vos yeux sur la croix telle qu'elle est, et que vous vous rendiez un compte exact de ce qu'il faut bien appeler vos illusions. Car les Saints ont aimé la vraie croix, j'entends celle qui est,

purement et simplement, une croix qui crucifie. Mais ceux qui ne sont pas encore des Saints et qui prétendent, du premier coup, aimer la croix, n'aiment qu'une croix imaginaire qui serait habillée de consolation et de compensation.

On voudrait, par exemple, de belles croix...

Je me souviens de ce jardin ensoleillé où passaient en groupe, récitant leur chapelet, des retraitants de la toute première communion, je les entendais dire de tout leur cœur, d'un cœur qui était tellement absent : « Priez pour nous... et à l'heure de notre mort... » Ils appuyaient, sur ce mot, les chers petits, avec une inconscience qui était à la fois touchante et pénible. J'ai la même impression quand j'entends la prière des chrétiens qui demandent, sur la foi du naïf eucologe qu'ils tiennent entre leurs mains, de « partager l'opprobre » de leur Maître... Ah! ils y pensent bien aux véritables opprobres, eux qui tolèrent tout juste des croix honorées et respectées !

Mon ami, vous n'êtes pas de ceux-là. Mais je devine, à certaines amertumes que vous m'avez confiées, que vous êtes de ceux qui accepteraient peut-être les hontes de la croix si elles ne blessaient que votre propre considération. Hélas! ignorez-vous que la croix est souvent aussi une honte pour les autres, pour ceux auxquels on est lié, même de cœur, et que, fatalement, l'on compromet? « Jésus rencontre sa Mère... » Quand Georges Desvallières voulut peindre cette station du Chemin de la Croix dans l'église du Saint-Esprit, il imagina de traduire l'humiliation du Fils de l'Homme rougissant de se trouver sur le chemin de Marie dans une telle posture ; il lui fit détourner la tête et la cacher derrière l'instrument de son supplice et de son infamie.

Seriez-vous au-dessus du Maître?

On dit, je sais bien, et ceux-là même que votre croix compromet le disent à l'occasion : rien n'est beau comme le chrétien qui est éprouvé, rien n'est aussi méritoire, et, pour le toit qui l'abrite, quel honneur ! quelle bénédiction ! Oui, on dit cela, et il arrive qu'on agisse d'autre sorte. Vous êtes tentés de les accuser d'illogisme? N'en faites rien : ils ont une grande excuse. Car il est vrai que quelqu'un qui a souffert, s'il a bien souffert, c'est très beau. Mais quelqu'un qui *souffre*, même s'il souffre bien, ce n'est pas toujours très beau, et c'est quelquefois parfaitement repoussant. Saint Jean de la Croix a, sur ce chapitre, une comparaison que vous ferez bien de méditer. Il fait remarquer que la bûche qui flambe dans l'âtre est magnifique, mais qu'elle est noire, sordide et offensante pour la vue, tant qu'elle n'est que sur le point de prendre feu. Il en est ainsi, dit-il, des âmes purifiées, et de celles qui sont seulement en voie de purification.

Il y a, à la vérité, des maladies qui portent avec elles je ne sais quel air de distinction, dû peut-être à l'abondante littérature qu'elles ont inspirée et aussi au voisinage plus proche de la mort que le vieux romantisme humain a tant de plaisir à flairer. Mais, que voulez-vous? La Providence vous a voulu malade d'une autre façon, moins considérable et moins honorable. Acceptez-le pour vous et les autres.

Ce dernier point surtout, n'est-ce pas? est difficile. Je retrouve là votre bon cœur. Mais, si je cherchais bien, n'y trouverais-je pas aussi quelque chose de moins édifiant? Encore un coup, soyez réaliste. Vous voudriez être un malade qui ne gêne pas, qui n'humilie pas et qui ne coûte rien. C'est comme si vous souhaitiez d'être un malade qui ne soit pas malade, ou de n'avoir, de la maladie, que ce qui en elle est agréable. C'est l'affaire des

autres de ne pas vous faire sentir que vous gênez. C'est votre affaire à vous d'accepter d'être gênant. Cherchez à l'être le moins possible, et cherchez-le en esprit de charité plutôt qu'en esprit de liberté, — d'une liberté qui ne serait pas loin de ressembler à de l'orgueil.

On parle de la pureté comme si elle n'était que le fait de la vertu de chasteté. Mais il y a d'autres puretés. Il y a, en particulier, celle de la patience, qu'on trouve premièrement dans le Cœur de Jésus-Christ, et qui consiste à souffrir sans consolation, en solitude. Non pas à la manière du loup de Vigny. Ni à la manière des stoïciens, qui ne sont, en somme, que les spécialistes d'une certaine anesthésie psychique. Mais, justement, à la manière de Jésus qui endure, humblement et sans y rien retrancher, l'abandon apparent de son Père et le délaissement trop réel des hommes. Voyez, par là, comme il faut qu'il y ait, à côté des souffrances considérées et assistées, les autres... Si personne ne dormait au bord de nos agonies, en qui donc recommencerait l'agonie du Sauveur?

« Console-toi... » Pascal est quelqu'un qu'il ne faut approcher qu'avec humilité. Mais il ne faut pas omettre non plus de critiquer en lui ce qui le mérite, car, si grand qu'il soit, il n'est ni un docteur, ni un Saint. « Console-toi... » Cela revient, sous sa plume, avec une insistance qui finit par irriter. Comme s'il s'agissait de cela, d'abord!

Il y a un hédonisme chrétien qui est plus que tolérable : nécessaire. Et l'Église, dont je vous disais tout à l'heure qu'elle sait demander la croix, ne fait pas plus de difficulté à demander la consolation, la respiration, la joie. Mais c'est avec cette clause sous-entendue qu'elle respectera cette pureté de la douleur dont je viens de vous parler, aussi longtemps, aussi inexorablement que Dieu voudra.

Me permettez-vous une digression? Je me suis souvent demandé si, dans l'histoire des sentiments religieux, la plus grande peur a bien été celle du Moyen Age — dont les terreurs de l'an mille ne sont qu'une partie —; si elle ne fut pas plutôt celle qui accompagna la révolution humaniste de la Renaissance et la perte d'équilibre surnaturel qui suivit les guerres de religion. Le XVII^e^ siècle, qui n'est que l'éclosion du XVI^e^, m'apparaît comme un siècle de peur et de réaction quasi désespérée contre le désespoir. Ils pensent tous, au fond, ils sentent tous alors comme Pascal, hantés qu'ils sont par le désir de savoir et de vérifier s'ils ont échappé au désastre et s'ils sont ou non parmi les prédestinés. L'austérité du jansénisme est apparente; elle n'est qu'une sensibilité qui cède à l'affolement et cherche à se rassurer. L'idéal du janséniste est d'avoir eu le témoignage personnel d'une nuit de feu, comme celle de Pascal, et d'avoir pu le consigner dans la mémoire, sinon sur un papier cousu aux vêtements, pour se renouveler ensuite quand on le voudrait dans ce sentiment, je devais presque dire : cette sensation de sécurité. « Console-toi... » Ils se penchent tous sur le même problème, qui n'est pas spéculatif, mais pratique : comment faire pour être tranquille, dès ici-bas? Tous, dis-je; les quiétistes comme les autres. On cherche le repos dans les solutions extrêmes. Et le probabilisme lui-même apparaît, à qui veut bien y réfléchir impartialement, comme une espèce de tutiorisme. J'irai jusqu'à prétendre qu'il y a un certain « théocentrisme » qui est encore un moyen assez « égocentriste » de se défendre contre la peur. Oui, il y a une manière de se jeter dans l'absolu de la religion et de l'abandon, qui ressemble au geste de l'enfant qui a peur des fantômes de la nuit et qui se retourne en fermant les yeux contre l'é-

paule de sa mère, — ce qui d'ailleurs n'est pas si mal...

Savez-vous ce qui a éveillé en moi ce soupçon? C'est l'éloignement dans lequel, par une secrète conspiration, on a tenu les protagonistes du juste milieu, je veux dire les thomistes qui eurent le courage de demeurer fidèles à saint Thomas. Ils parlaient un langage qui n'était pas assez consolant.

Peur profonde, et plus profonde que celle du Moyen Age. Car elle venait d'un plus grand bouleversement de l'ambiance spirituelle. Autre chose éprouver de l'inquiétude à l'intérieur d'une maison familière et solide. Autre chose craindre quand le sol et les murailles chancellent.

Il aurait fallu tenir ferme dans une confiance plus surnaturelle et des vues plus hautes.

« Console-toi... » Oui, accepte la consolation, si elle vient, et la demande humblement si elle tarde trop à venir. Mais accepte aussi la nuit, tant qu'elle demeure. « Console-toi... » Oui, si Dieu te console. Attends en paix s'il te désole. Aime.

Voyez plutôt comme Dieu est habile à protéger la pureté de nos croix. Rappelez-vous le soin avec lequel il a écarté de vous, à de certaines heures, les consolations qui étaient en apparence les plus légitimes, celles que la sensibilité aux abois jugeait les plus nécessaires. Vous avez gémi, vous avez crié avec la sincérité de l'enfant qui proteste, de tout son cœur, qu'on lui fait mal. Souvenez-vous du silence dans lequel ces cris sont tombés... C'est qu'il n'y avait alors, pauvre âme, qu'à souffrir et à mourir. La consolation eût découronné votre souffrance; elle eût souillé votre mort.

Cela pose même une question qui n'est subtile et vaine que pour les esprits superficiels. Dans quelle mesure

devons-nous consoler le prochain? Vous souriez, et vous pensez que j'ai opté pour la réponse la plus négative, tant cette lettre est peu « consolante ». Mais réfléchissez. Si Dieu se propose de purifier l'un de ses enfants, et, vigneron vigilant, s'il émonde sans répit les sarments inutiles, ne serions-nous pas bien osés de lui faire la leçon? Ne serions-nous pas cruels, même, d'empêcher nos frères de mourir? J'imagine que nous sentirions alors se fixer sur nous le regard divin qui confondit l'apôtre Pierre, quand il eut l'idée si malheureuse de reprocher à Notre-Seigneur l'inclination qui l'entraînait vers sa Croix.

J'avoue que le problème n'est pas facile à résoudre. Il faut que ce monde souffre; et il faut s'employer à le faire moins souffrir. Il faut des souffrances pures; et il ne faut pas de souffrances désespérées...

Vous avez approché plusieurs médecins. Il en est qui vous ont édifié. Mais n'y en eut-il pas qui froissèrent votre sens du surnaturel et celui, justement, de la pureté nécessaire aux souffrances du chrétien? Vous serez sans doute de mon avis si je dis que certains médecins, trop humainement bons, paraissent s'être donné la mission impie de déclouer le Christ de sa Croix. Je parle, vous l'avez deviné, du Christ en son Corps mystique. Il y a, en vérité, une façon aveuglément acharnée de guérir une maladie ou de combattre la mort, qui est une espèce de révolte ou de blasphème. Il y a aussi, me direz-vous, une façon désinvolte d'abandonner les malades et les mourants, qui serait une espèce de crime. C'est juste. Mais s'il est vrai qu'un médecin chrétien doit faire effort pour agir dans le sens de ce qui est chez lui une vocation venue de Dieu, ne pensez-vous pas qu'il doit s'y employer avec une certaine modestie, j'allais dire : une sorte de pudeur, qui respecte les volontés providentielles?

Qui ne sait, du reste, qu'il y a des guérisons qui

seraient, moralement et spirituellement, des catastrophes?

On m'a rapporté cette remarque du Dr Vallet, qui a vu à Lourdes tant de miraculeux retours à la vie, que l'on constate aussi quelquefois le contraire, et qu'un malade qui, scientifiquement, devrait guérir, reçoit de Dieu la grâce de mourir. Le miracle à l'envers...

Et le prêtre... Il me semble qu'il doit y avoir un certain nombre de chrétiens qui gardent au fond de leur âme le regret, avec le reproche, que ce prêtre qui les a guidés ne fût pas assez cruel.

Mon ami, j'ai peur de vous apparaître aujourd'hui sous les traits d'un homme excessivement dur. Je ne le voudrais pas cependant, car je me rends compte de la complexité du problème que j'ai soulevé. Et si vous me preniez au mot avec trop de rigueur, si je devinais qu'il se levât en vous une résolution ferme d'écarter de vos souffrances tout allègement, j'aurais, je crois, un geste semblable à celui de ce curé de campagne dont Georges Bernanos a écrit le journal, et qui, après avoir prêché — avec quelle force! — le renoncement le plus difficile, se jette vers le feu où un précieux souvenir vient d'être immolé et, d'une main active, fouille les braises pour en retirer un peu de joie. « Prenez-vous Dieu pour un bourreau?... »

⁂

L'attitude pratique qui s'accorde avec ce que je viens de vous écrire me paraît être celle d'une acceptation de nos croix, non pas précisément résignée ni même abandonnée, mais simple.

Peut-être y aurez-vous moins de peine que d'autres. J'imagine, par exemple, que cet accueil simple et positif

de la souffrance est plus difficile à la nature féminine, qui est essentiellement sentimentale. Même si une femme souffre comme une bête, elle trouve encore le moyen d'étudier ses gestes et son cri. Celles qui échappent à ce défaut ne se trouvent guère que parmi les saintes. Or, il ne faut pas souffrir comme on joue une scène triste. Il ne faut jouer alors, ni devant les autres, ni devant soi-même. Il ne faut surtout pas jouer devant Dieu. Dieu est celui avec lequel et devant lequel on ne joue pas.

L'apprentissage de cette simplicité peut, d'ailleurs, être long. On n'arrive pas du premier coup à réprimer les étonnements de la nature, et sainte Thérèse de Lisieux connut longtemps l'impression désagréable de se réveiller avec la perspective d'une journée pénible, avant qu'elle ne parvînt à accepter cet ennui comme une chose familière, puis à le préférer.

On n'arrive pas du premier coup, non plus, à souffrir avec désintéressement, sans calculs, sans retours égoïstes, ce qui est encore de la pureté. C'est peut-être ici que les manœuvres de la nature sont le plus perfides. Car elle s'y entend à abuser de la souffrance, et à jouer de sa pauvreté, et à profiter de sa faiblesse! Ainsi font les mendiants qui se maquillent. Je ne vous connais point, mon ami, cette perversité que les psychiatres ont identifiée depuis longtemps, et qui consiste à se réfugier dans la maladie, comme dans un asile inviolable, pour échapper aux peines du devoir d'état. Mais il arrive que des malades de bonne volonté se trompent d'une façon qui n'est pas sans analogie avec le calcul misérable dont je viens de parler; ils se persuadent que leur état les dispense de l'effort nécessaire à la pratique des autres vertus, en dehors de la patience. Cela n'est pas juste. Il y a les dispenses indispensables qui accompagnent, de droit, la

maladie — et qui, d'ailleurs, comportent leur bonne part d'humiliation —; et il y a les autres, celles que l'on s'octroie par une extension injuste de ses privilèges : dispense de l'humilité, dispense de la charité effective, dispense de la compassion en face des souffrances du prochain... Il faut les combattre, celles-là, et les poursuivre sans pitié. Mais c'est une lutte et une chasse qui peuvent être longues.

On n'arrive pas du premier coup, enfin, à ne plus s'étonner de souffrir sans consolation. Car ce n'est plus seulement la mollesse qui retarde ici notre marche; c'est l'orgueil. Qu'il est subtil! Comme il sait aveugler le jugement! Et avec quelle habileté il pousse à prendre, à part soi, d'indignes revanches! Si, en effet, les autres viennent en aide à nos détresses, nous leur conférons toutes les qualités. S'ils nous oublient, nous les couvrons de notre dédain. Il faut avouer, d'ailleurs, que l'amour-propre est mis alors à une rude épreuve. « C'est très pénible, disait sœur Thérèse, d'être regardé en riant quand on souffre... » Vous savez que ce fut l'un des martyres de la pauvre Katherine Mansfield. Il suffit d'un rien, en de semblables conjonctures, pour offenser la charité et compromettre la pureté de la croix. On a si vite fait de penser qu' « ils » sont stupides, s'ils ne voient pas; ou, s'ils voient, qu'ils sont méchants. Ils ne sont ni l'un, ni l'autre. Et très souvent, ils font bien en laissant agoniser dans son coin celui qui souffre. La vie sociale a des exigences qui passent avant tout, et le bien commun, comme tous les maîtres, s'impose parfois sans ménagements. C'est alors qu'il faut prendre son courage à deux mains, faire un grand effort pour refouler la colère, les jugements trop humains, les impressions trop naturelles, et dire : O mon âme, sois juste, sois généreuse! S'ils ne respectent ta peine, respecte leur joie.

Je rattacherai encore à ce point de vue de l'acceptation simple de la souffrance inconsolée, la remarque que voici : je ne crois pas qu'il soit toujours bon de comparer notre croix à celle des autres. Notre enquête aboutirait le plus souvent à une consolation d'orgueil. Le fait est qu'il y a en chacun de nous une tendance à promouvoir au premier rang notre propre misère. Un psychiatre me racontait, l'autre jour, qu'il avait imaginé ce test — duquel je ne saurais dire s'il est amusant ou triste, mais qui est certainement instructif — : il avait demandé aux malades de la clinique où il exerçait, de répondre par écrit à la question suivante : « Des souffrances qui sont ici, quelle est la plus grande?... » Tous, ou presque tous, répondirent : la mienne.

J'accorde qu'il s'agissait de nerveux, et que des malades d'une autre espèce eussent peut-être donné une réponse moins égoïste. Je ne suis pas sûr, cependant, qu'elle en eût été plus sincère... C'est, je le répète, une tendance universelle. Quand nous ne trouvons plus à nous assigner une supériorité physique, artistique, intellectuelle, morale, nous nous attribuons une supériorité ès souffrance.

« Personne, dit l'auteur de la *Croix de Jésus*, personne n'est misérable que par comparaison. » J'en conclus que le mieux est de ne pas comparer, car il n'est pas toujours bon de se rendre compte qu'on est misérable. Il est bon — et juste — que les pauvres soient revêtus d'une dignité éminente. Mais il est très mauvais qu'ils le sachent.

* * *

Si je ne me suis pas expliqué trop confusément, il doit ressortir de cette lettre qu'un amour solide de la croix est

tenu de s'appuyer d'abord sur un double réalisme, de l'esprit et de la volonté, en face de la vraie croix. Le premier, se traduisant par l'absence de surprise à l'apparition des souffrances; l'autre, par la simplicité de l'accueil qu'on leur fait et qui respecte leur crucifiante pureté.

Il y en a qui parviennent plus aisément à ce palier de la vie spirituelle; ce sont ceux qui tombent sous la douleur comme le bœuf sous le maillet du boucher. Ce ne sont pas non plus, ai-je besoin de le dire? ceux qui iront volontiers plus loin.

Il en est d'autres que la souffrance excite et tient en éveil. Leur agitation se tourne vite en complication, et ils mettent longtemps à apprendre l'art de souffrir avec simplicité et pureté. Si, cependant, ils y parviennent, leur ardeur elle-même les portera vers d'autres sommets, — ceux que vous visez, mon cher ami.

Vous vous dites peut-être, après tout cela, que cet art de souffrir est difficile et que bien des souffrances doivent se perdre.

Je ne sais que vous répondre. Il se peut, en effet, que de nombreux talents demeurent enfouis. Mais il faut compter, d'autre part, avec la communion des saints. Il n'y a pas de souffrances tout à fait individuelles dans le grand Corps de la chrétienté, et nous ne sommes jamais absolument seuls à porter nos croix. Il faut compter avec les Cyrénéens de toute sorte, qui, visibles ou invisibles, sont légion. Il faut compter avec la prière des âmes saintes. Il faut compter enfin avec la médiation sacerdotale et la puissance de la messe.

Si Dieu exauce vos vœux et les miens, vous serez prêtre un jour. N'oubliez pas, alors, d'offrir avec la Croix du

Christ, les croix des chrétiens. Avec l'hostie, vous présenterez à Dieu les croix consolées pour qu'il les préserve de la corruption; vous lui présenterez aussi, comme de pauvres enfants abandonnés que vous aurez recueillis à votre porte, celles qui ne se font ni croire, ni plaindre, pour que leur nudité redoutable ne soit point une occasion de ruine. Vous élèverez toutes les souffrances humaines, depuis celles qui sont héroïquement embrassées, jusqu'à celles que l'on traîne sans ferveur. Vous lui donnerez les croix des martyrs et vous lui donnerez celles des pécheurs. La dernière sera la vôtre. Jointe ainsi à celle du Maître et à celles des disciples, emportée en plein courant de Rédemption, vers l' « achèvement » de la Passion du Sauveur, elle vous apparaîtra dans sa dernière et parfaite et aimable vérité.

Si votre cœur alors s'émeut, ô mon ami, ne craignez plus! Ce n'est pas moi qui le retiendrai...

F. Florand, O. P.

Notes de direction

Le fondement spirituel : l'humilité

A peine nomme-t-on l'humilité, fût-ce bien humblement et avec une réserve prudente, aussitôt l'on voit les fronts se redresser, les reins se cambrer et un geste du doigt signifier : Moi, non ! Moi... Ce pauvre moi humain qui se cabre ainsi ignore-t-il donc ce qu'il est, sait-il ce que lui prépare l'orgueil, et que des sept démons qui nous hantent, il a installé en lui-même le pire?

Saint Bernard estimait que parmi les enseignements du Christ l'humilité est le plus grand. Cela n'apparaît point tout d'abord, parce que beaucoup de liaisons délicates s'interposent entre ce principe de la vie spirituelle et ses ultimes conséquences, mais cette obscurité n'infirme pas l'assertion du grand moine : se dérober aux regards est le cas de tous les fondements et de toutes les racines.

Quand nous voulons fournir un abrégé de nos devoirs, nous prononçons le mot intégrité, ou nous parlons de droiture, de rectitude : or, l'humilité s'offre à la rectitude et à l'intégrité comme condition fondamentale, en attendant que l'amour apparaisse comme l'âme de toute la vie spirituelle et comme son couronnement.

L'humilité mène à la rectitude parce qu'elle veut obéir à l'ordre souverain dont elle a reconnu l'empire, parce que le moi égoïste et orgueilleux ayant cédé la place, c'est Dieu qui lui est tout, et le prochain en Dieu, et elle-même en l'unité du prochain et de Dieu.

L' « *abstine et sustine* » des Stoïciens, qui à leurs yeux résumait la morale, doit être inscrit à l'actif de l'humilité, alors que l'orgueil de ses inventeurs risquait de troubler l'économie morale au point de la détruire.

L'humilité s'*abstient* de ce qui contredit Dieu, de ce qui fait concurrence à Dieu, en soi et dans tout ce qu'elle aborde. Elle *soutient* l'action de Dieu en soi et hors de soi avec une patience et un zèle exempts de négligence, parce qu'ainsi le veulent la place et le rôle qu'elle s'attribue dans l'ordre divin, éblouie de l'être de Dieu, éblouie d'une autre manière des pouvoirs et des fastueuses promesses qui s'attachent à son néant.

L'humilité n'est pas une simple persuasion de l'esprit : c'est une attitude de l'âme ; elle implique donc un culte à l'égard du souverain bien, d'où naissent la soumission et le service. Tout se met en place pour nous du seul fait que nous sommes en place. Adaptés à ce qui est, nous agissons en harmonie avec tout, éloignés d'abuser d'autrui plus que de nous, prêts à de mutuels services, dans un ordre où le service mutuel est la loi, ignorants de l'envie et de la cupidité, parce que ce monde a été fait pour tous et doit être à la disposition de tous, satisfaits des avantages d'autrui comme des nôtres, puisque le moi séparé et adversaire a fondu et en quelque sorte s'évapore sous le rayonnement divin.

L'orgueil, lui, ne sait pas obéir et ne sait pas aimer ; il ne sait pas se modérer et ne sait pas servir ; il n'est jamais content de rien ni de personne, car il mesure toutes choses à ses prétentions et il n'estime les gens qu'en

proportion de l'honneur qu'il en reçoit; or il est insatiable.

La sauvegarde et le progrès de toutes les vertus se trouvent ainsi dans la dépendance étroite de l'humilité, ce qui faisait dire à saint François Xavier : « Sur les pas de Jésus-Christ, on ne monte qu'en descendant. » Alors que l'orgueil s'introduit dans toutes les passions pour les porter aux extrêmes, l'humilité les calme et les subordonne. Elle est l'ennemie des forces d'anarchie que l'orgueil alimente et le soutien des forces utiles que l'orgueil brise.

Le moindre petit lot de vertu ainsi gardée vaut mieux que beaucoup de vertu enflée d'elle-même. La vertu orgueilleuse est un effort pour gravir un rocher qui dévale sur une pente : que sert l'ascension, si la chute du grimpeur et de son roc est devenue fatale dès l'abord?

L'humilité, qui commence tout, donne par surcroît la stabilité et la persévérance par quoi tout s'achève. En quel point celui qui ne compte pas pour soi serait-il vulnérable? Il a substitué à lui-même ce qui échappe à toute mutabilité et à tout caprice : il en doit partager la sécurité. Ainsi que l'écrivait Léonard de Vinci dans ses notes : « Celui qui fixe sa route sur une étoile ne change point. »

A.-D. Sertillanges, O. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Un précurseur

L'abbé Allemand

L'apôtre affirme qu'aux lieux où le péché abonde, la grâce surabonde. Cette doctrine ne se vérifie nulle part mieux que dans cette grande ville de Marseille, où tant d'êtres humains, comme jadis les Ninivites, ne savent plus distinguer leur droite de leur gauche, mais où tant de victoires sont remportées contre le mal par de saintes âmes.

Ainsi pensais-je en revenant de la Plaine, où se trouve la maison de l' « Œuvre Allemand ».

Elle était en fête, au jour de l'Ascension, parée pour le centenaire du saint abbé Allemand, dont personne n'ignore le nom à Marseille.

Dans la France apaisée, que l'Empire s'essayait à réorganiser, la jeune bourgeoisie montait. L'abbé Allemand l'aida à s'élever chrétiennement. Il fallait faire du nouveau sur des ruines. Il s'y employa, créant ainsi la première œuvre de jeunesse de la nouvelle France — mais avec cet esprit surnaturel qui n'a pas d'âge et dont il est si intéressant d'étudier les différentes créations.

Cent ans passés, sa formule tient encore, son influence dure toujours. Longévité des vrais spirituels ! Car c'était un homme d'oraison, tout nourri de l'*Imitation*. Tel il nous apparaît dans ce saisissant portrait reproduit au

début de sa récente biographie (1), un modelage fait avec un sentiment si juste, d'après le masque mortuaire, par un ancien de l'Œuvre, M. Carli. La tête paraît inclinée sous le poids de la componction, les yeux mi-fermés, les traits naturellement accusés sont comme adoucis, embués par le recueillement. Que cette figure de contemplatif abîmé dans une sainte quiétude soit justement celle d'un « Père de jeunesse », qui attira et retint plus de trente ans dans sa maison des foules bruyantes et étourdies, cela peut surprendre : au vrai, c'est cela même qui explique le succès durable de l' « Œuvre Allemand ».

*
* *

Préparations

Jean-Joseph Allemand naquit en 1772.

Son père, commerçant aisé, tenait boutique au vieux port. Gagné aux idées du jour et tout prêt à être touché par l'épidémie révolutionnaire; déjà anticlérical avant 89, au demeurant âme médiocre et vaniteuse. Sa mère, brave femme, indifférente, semblait plus soucieuse d'amasser des économies que les trésors incorruptibles. Nul atavisme familial dans les dispositions de l'enfant à la vertu, à son goût pour la retraite et la prière. En cela il contraste avec ses six frères et sœurs, et vite il deviendra l'objet d'une sorte d'antipathie. Ses parents refusent de le mener à l'église lorsque, à dix ans, une maladie le rend aveugle. Sa marraine l'y conduit à l'issue d'une neuvaine : à l'élévation il voit soudain l'hostie et revient guéri. Notons là, avec une autre guérison, le seul fait prodigieux de toute son histoire.

Ses qualités exaspèrent son père plus que ne le feraient des défauts : il souhaite un fils actif, brillant, sachant se

(1) *Jean-Joseph Allemand*, d'après l'abbé Gaduel. Nouvelle édition. Éditions O-gé-O, 31, rue de Fleurus, Paris-6e.

faire écouter, et Jean-Joseph est chétif, gauche, humble d'aspect, son regard est absent. Un « ravi (1) » de la crèche, devaient penser les commères marseillaises, qui venaient bavarder à la boutique. Le père a honte de lui, le renvoie le plus souvent hors de sa présence avec des bourrades : les succès scolaires de son fils ne l'apaisent même pas. Aussi le jour où le jeune homme croit devoir lui faire part de sa vocation, M. Allemand saisit un nerf de bœuf pour corriger son grand garçon et l'enferme dans une chambre. Être père d'un prêtre! Aux temps nouveaux de la Révolution libératrice!

***

La Révolution; les Attentes

Cette révolution, pourtant, ne fut point douce à tous les siens. A la chute des assignats, elle ruina la famille Allemand. Elle conduisit à l'échafaud le frère aîné de Jean-Joseph, girondin convaincu, dont la mort fut ennoblie de sentiments chrétiens. Deux autres frères moururent à la guerre. Mais elle établit le cœur de notre adolescent dans la pénitence et la pratique habituelle des vertus héroïques.

Dès l'âge de treize ans, bien qu'élève des Oratoriens, il fréquentait l'œuvre de jeunesse des prêtres du Sacré-Cœur; il y avait trouvé, avec un asile pour son âme, un directeur de choix. Cette association, fondée à Marseille après la peste, en 1729, pour aider à la sanctification du clergé, fut dissoute au moment des décrets qui prescrivirent le serment civil, unanimement refusé par ses membres. L'un d'eux, l'abbé Reimonet, vécut caché à Marseille durant la tourmente. Il prit dans sa maison Joseph Allemand et se fit aider de lui comme catéchiste missionnaire. Dès cette époque, le jeune homme se consacra entièrement

(1) *Ravi* a la signification locale de *étonné* (jusqu'à la stupidité).

au Christ et aux âmes, il put recevoir en secret la soutane, mais dut attendre fort longtemps l'ordination sacerdotale. Réfugié dans ce centre qu'était la « Maison du Figuier », déguisé tantôt en ramoneur, tantôt en muscadin, veste ronde, chapeau gris, une petite canne à la main, il s'essayait à prendre des allures dégagées. « J'avais l'air d'un freluquet. »

J'en doute un peu... car il paraissait très laid à ceux qui ne comprenaient pas la beauté spirituelle de son expression : le crâne pointu, le nez long au bout plat et écrasé, les yeux presque aveugles.

C'est par sa force d'âme que Joseph Allemand s'imposera.

Au milieu du danger incessant, il fit publiquement promesse de mourir plutôt que de renier sa foi. Avec un compagnon catéchiste, il allait parfois la nuit baiser la guillotine. La persécution le trouve prêt à tout. Plusieurs fois la Maison du Figuier est envahie par des policiers guidés par des traîtres. Les hommes s'enfuient en hâte ou se blottissent dans des cachettes, mais on n'a peur de rien quand il faut défendre sa foi. On garde encore à l'Œuvre une Vierge qu'un terroriste allait briser sans le geste héroïque de Mlle Reimonet, qui se jeta devant elle. Le soir d'une longue perquisition, où l'on arrêta un grand nombre de personnes, le jeune Allemand, qui était absent, dut errer longtemps en ville avant de trouver un refuge et demeura toute la nuit en prières.

La chute de Robespierre sauva tous les prisonniers; mais ce ne fut qu'en 1797, après le coup d'État du 18 fructidor, que Jean-Joseph Allemand reçut la tonsure et les ordres mineurs, puis, en 1798, la prêtrise, en la fête de saint Vincent de Paul, la nuit, en secret, dans la maison de campagne de M. Carvin. Il a maintenant quitté M. Reimonet, vit de charité chez les uns ou les autres, car ses parents, qui l'auraient voulu prêtre assermenté, ne lui donnent aucun subside. Mais partout il est aimé, recherché.

Pour la jeunesse. Débuts

Les révolutionnaires sont allés au plus pressé pour consolider leur œuvre. Ils veulent former la jeunesse selon « l'évangile de la constitution française » et « au seul culte de l'Égalité et de la Fraternité ». Les méditations de M. Allemand, son expérience de l'œuvre de ses anciens maîtres le conduisent à ce qu'il considère lui aussi comme la chose la plus urgente pour l'exercice de son ministère : le soin de la jeunesse.

« Allemand, faire une œuvre de jeunesse! Il n'y a personne dans tout Marseille de moins propre à cette entreprise. » Ce n'est pas un ennemi malveillant qui s'exclame ainsi, c'est un prêtre influent de la ville. Lui aussi est trompé par l'absence apparente des qualités naturelles qu'on réclame d'un entraîneur de jeunesse. Plus que tout autre l'abbé Allemand se défie de lui-même, mais il a en Dieu une entière confiance; il sait que dans les œuvres il ne faut pas trop s'appuyer sur les aptitudes naturelles : seules les vertus divines ont la force et la résistance du rocher.

Au reste, il ne faut rien exagérer; dans la nature même de ce prêtre étaient cachés des dons excellents : « Bon sens, intelligence pratique, mémoire qui ne lui laissait rien oublier de ce qui concernait les jeunes gens; il était bon pour tous, mais prudent et circonspect. » Plus tard l'évêque, Mgr de Cicé, dira à son sujet : « Si j'avais eu à nommer un directeur de l'œuvre de la jeunesse, peut-être n'aurais-je pas nommé l'abbé Allemand, et cependant c'était le seul homme qu'il eût fallu nommer. »

M. Allemand commence petitement, sans bruit, sans argent.

Dans une chambre prêtée, il invite quatre des meilleurs jeunes gens qu'il connaît. Il les réunit souvent, les instruit, leur inspire le désir de servir, de faire du bien à d'autres. Si l'on priait, dans cette chambre, on y causait

aussi, on y jouait, non sans bruit, — ce qui émut la propriétaire : « C'est un saint tapage, Madame, prenez patience! » Peu à peu, le groupe augmente, atteint une vingtaine de membres, et l'abbé ne se presse pas de l'accroître. Toujours il préféra le travail en profondeur, il connaît les lenteurs de la vie qui monte des racines aux branches.

Le Concordat signé, l'œuvre peut se montrer. La voici dans un petit local de la rue du Laurier. Pour parer aux dépenses, on demande une cotisation à ceux qui peuvent la payer. « Ce sont vos âmes que je veux, et non point vos écus », disait l'abbé à ses enfants. L'œuvre prit aussitôt sa forme définitive.

Cet éducateur fut un grand sélectionneur et aussi un orienteur. Sa méthode consistait à former des élites et au milieu de ses élites à créer des associations encore plus ferventes : l'Association du Sacré-Cœur, l'Union. Il n'hésitait pas à faire d'impitoyables coupes afin de garder cette vitalité.

En 1803, au sortir d'une grave maladie, il réunit le Conseil, composé de quelques grands jeunes gens qu'il intéressait à son gouvernement.

Sur la centaine de garçons qui fréquentent la rue du Laurier, certains n'ont pas l'esprit de l'œuvre. Il annonce des réformes, lit les noms des plus dissipés qu'il veut congédier, parle d'un règlement plus rigide. Le Conseil s'effraie, essaie de protester. Il tient bon : « Le Conseil, c'est moi », dit-il fermement. Il dissout aussi « l'Union », pour la reconstituer sur des bases nouvelles, et l'œuvre ainsi épurée ne cesse de grandir.

Elle a maintenant une existence officielle. Mgr de Cicé, archevêque d'Aix, quelque peu prévenu contre le saint abbé, veut se rendre compte par lui-même du fonctionnement de l'œuvre. Il est conquis.

En 1809, l'œuvre est dissoute par le gouvernement impérial qui vient d'emprisonner Pie VII.

Voici M. Allemand vicaire à Saint-Laurent, logé chez

un de ses jeunes gens. Il y restera huit ans. Dans sa paroisse de marins et de pêcheurs, il continue à vivre selon l'esprit *régulier*. Il choisit toujours la besogne la plus pénible, ne sort jamais pour se distraire avec ses confrères. Il est le plus souvent à l'église, où son confessionnal est très fréquenté. Il reste toujours attaché à ses chers jeunes. Il leur consacre tout ce qui lui reste de son temps. Dès la Restauration, l'œuvre peut officiellement reprendre vie : il ne cumule plus alors que pendant quatre ans ses fonctions de vicaire et d'aumônier.

***

L'Œuvre et sa vie

Prenons l'œuvre en 1820 au moment où elle refleurit. Elle a maintenant un nouveau local, bien situé, aux pièces vastes et commodes, entourées de cours et de grands jardins, à l'endroit où se trouve encore la maison principale. Relevé par son évêque de tout ministère paroissial, il se met en prison pour son œuvre de jeunesse : « comme un chien à l'attache ». Il forme ses semainiers, pris parmi les plus grands et les plus sages, à cette abnégation dans l'œuvre d'accueil : « ils se rappelleront qu'une fois dans l'œuvre ils ne sont plus maîtres de leur personne », n'y eût-il qu'un enfant.

C'est un trait remarquable qu'aucune section n'a été établie d'après l'âge. Grands et petits sont ensemble en cour ou à l'église.

M. Allemand y tient, autant pour la surveillance des petits que pour maintenir les grands dans une certaine imitation de l'enfance... Une des plus belles colères de M. Allemand tomba sur quelques grands qui étaient venus lui suggérer l'idée de ne pas faire figurer les petits dans la procession de clôture de la grande retraite de 1820. Leur délégué fut mal reçu : « Les enfants iront à la

procession, Monsieur; et si cela ne vous convient pas, je vous prierai vous-même et vos amis de vous retirer de l'œuvre! »

« Nous jouons et nous prions. » Ainsi avait-il résumé lui-même tout son programme, qui se déroulait, suivant les heures, avec une régularité absolue, minutieuse même. Il aimait à faire lui-même le sonneur, et, sous sa main ferme, la cloche obtenait prompte obéissance. A la chapelle, il ne prêchait pas plus d'un demi-quart d'heure, mais il y relisait souvent le règlement de la Maison. « Messieurs, vous allez entendre un très grand prédicateur. » Et il en commentait gaîment les divers points pour rendre la lecture moins fastidieuse.

Il proscrivait avec énergie dans les jeux tout ce qui aurait pu être occasion de chute ou de relâchement. On jouait aux billes, aux échasses, au cerceau, aux barres, à tous les jeux pour lesquels on pouvait recommander sans danger « un petit grain de dissipation ». Les jeux de cartes n'étaient pas admis en principe, ou alors avec un enjeu infime. Les journaux et la politique étaient bannis de la maison.

M. Allemand voulait un milieu vivant, qui pût exercer une action profonde sur la jeunesse. Il n'admettait pas qu'on se partageât entre l'œuvre et d'autres associations, qu'on vînt chez lui le dimanche passer un moment, et qu'on repartît ensuite sous de futiles prétextes. « Je ne veux pas que notre œuvre ressemble à un café. L'expérience nous a appris malheureusement que certains jeunes gens voudraient faire de l'œuvre comme on fait des lieux d'amusement publics, où chacun va et vient selon son caprice... Qu'ils se détrompent! Ce n'est pas ainsi que l'on doit se conduire chez nous. » Il avait compris qu'une œuvre, pour être vraiment formatrice, doit demander beaucoup à la jeunesse — mais toujours en *exaltant* ses forces généreuses.

L'on s'étonnera peut-être que, même à l'époque de

M. Allemand, plus austère que la nôtre, des moyens si simples aient suffi à attirer et retenir tant de jeunes. Au vrai, ces moyens n'avaient de force que par l'esprit qui animait toute l'œuvre. Ils n'auraient jamais captivés cette jeunesse sans ces autres liens de prière qui attachaient les cœurs à la maison de la Croix de Reynier. Qui donc a dit que la vertu est ennuyeuse, sinon le père du mensonge? Peut-être la vertu kantienne, sous ce carcan que lui imposent l'orgueil ou le savoir-vivre... Mais la vertu du Christ, nourrie par l'amour, donne à la vie un goût excellent, et l'on était très dévot à l'œuvre. La chapelle ne désemplissait guère, l'attitude recueillie de cette joyeuse troupe aux offices, si peu naturelle pourtant, surtout à cette latitude, frappait les visiteurs. Si quelqu'un eût dérogé à la règle, ne fût-ce qu'en négligeant une génuflexion, M. Allemand, sortant de sa place, l'eût fait revenir pour lui montrer lui-même comment l'on doit saluer Notre-Seigneur. Mais, le plus souvent, sa seule présence, l'exemple de son maintien suffisait.

Fondation sur la pierre

Il ne voulait pas se contenter des apparences du bien, demandait beaucoup à la jeunesse, et ne lui proposait pas un idéal trop facile, sans nerf ni vie. Il savait que les jeunes ont souvent de grandes ambitions, et lui présentait celle d'une religion élevée, exigeante en proportion de sa grandeur même. Il visait à la perfection évangélique pour la réaliser dans l'œuvre, avec son discernement si perçant des voies intérieures, suivant la perfection relative de chacun. Dès qu'ils étaient en état de l'entendre, il stimulait le zèle des plus fervents par d'ardentes paroles : « Dieu seul! oui, oui, Dieu seul. » A tous il réclamait gentiment une part de sacrifices. Le 1er janvier, il y avait une originale distribution de fruits de toutes saisons. A qui les oranges? les cerises? les fraises?

les poires?... mais c'était les fruits auxquels on renonçait pour toute l'année. Interdites, les plages fréquentées, les auberges de banlieue où l'on s'excite le dimanche, les comédies de salon :

Non ! je ne veux pas de jeunes gens partagés entre Dieu et les divertissements mondains. M'entendez-vous? M'avez-vous bien compris? Je crierai encore plus fort s'il le faut, jusqu'à ce que ceux que cela regarde se soient convertis ou que je me sois débarrassé d'eux.

Et il fallait qu'on obéît :

Personne n'est forcé de venir à l'œuvre, mais si l'on y vient, il faut qu'on obéisse au règlement à la lettre, et qu'on soit soumis. Mettez-vous bien dans l'esprit que je suis le maître ici et que je ne crains personne. Quand je ne pourrais plus commander et me faire obéir, je fermerai l'œuvre. On dit que je n'y vois pas bien — mais j'ai l'ouïe fine. Priez pour que je devienne sourd, alors vous ferez vos quatre volontés, mais jusque-là, non !

M. Allemand prouvait par l'expérience quelle merveilleuse aventure peut être pour beaucoup de jeunes la recherche du Christ au milieu des difficultés et des tentations du monde. S'il demandait beaucoup, c'est que déjà, par son exemple, il offrait beaucoup et que sa vie intérieure avait un rayonnement pour ainsi dire coercitif. On a gardé heureusement plusieurs de ses notes personnelles écrites, la plupart du temps, en un latin qui l'apparente à l'auteur de l'*Imitation* :

O piissime Jesu, ambulem semper per vias nihili. — O très doux Jésus, puissé-je marcher toujours par les voies du Rien, du Rien dans les sens extérieurs, du Rien dans les sens intérieurs, du Rien dans l'intelligence, du Rien dans la mémoire, du Rien dans la volonté, du Rien de l'imperfection de notre nature corrompue, pour parvenir vers toi seul, toi qui es l'unique tout. Hélas ! Hélas ! Dieu seul ! Rejet de toute chose créée pour me plonger dans l'incréé.

Et encore :

Je me décide, Dieu aidant, à me plaire dans les humiliations, entre autres, à voir avec plaisir qu'on me manque d'attentions et d'égards, même quand ce défaut d'attentions et d'égards me viendrait de mes inférieurs, et je veux m'en réjouir d'autant plus que ces inférieurs m'auraient plus d'obligation. Un prêtre qui se consacre à la sanctification des jeunes gens doit être avant tout un homme d'oraison.

Il faut qu'il ait une patience à toute épreuve pour supporter leur caractère.

Un père de jeunesse doit être un homme de retraite et de privations...

Ces paroles ne peuvent tromper sur la vertu de M. Allemand. Ceux qui le voyaient à l'œuvre ne doutaient pas qu'il fût un saint. Un saint, n'est-ce pas celui qui a cru à l'Évangile, « force divine pour le salut de tout homme qui croit »? dit saint Paul (*Rom.*, XVI, 1). M. Allemand « n'avait pas honte » de l'Évangile, et prêchait un Christ crucifié. Il savait que la Croix est la force du Christianisme. Seuls, d'orgueilleux jansénistes, en ôtant toute onction à cette doctrine, par une sorte de crainte désespérée, ont pu rejeter les âmes dans un excès qui supprime de l'Évangile ce qui heurte ou dépasse la nature déchue. Par une heureuse fortune, M. Allemand, qui attribuait tout le mérite de sa formation aux Prêtres du Sacré-Cœur, n'eut jamais l'esprit janséniste, malgré l'austérité remarquable de ses mœurs. La communion fréquente était recommandée. Le Sacré-Cœur, qu'il aima tant, cœur souffrant, cœur blessé, crucifié, l'avait établi d'un coup dans l'équilibre de la souffrance et de la joie parfaite. Il savait communiquer à tous, les préceptes dans toute leur force, sans amenuiser la vertu sous prétexte de la faire mieux pénétrer. Mais il savait aussi, avec patience et persévérance, attendre l'heure où certains conseils séduiraient certaines âmes choisies, capables de

les adopter généreusement. Il n'hésitait pas alors à donner l'impulsion du ciel clairement aperçue. C'est l'histoire des jeunes gens à qui il fit sacrifier l'étude du violon — ou de fortes études scientifiques.

Mort de M. Allemand

Le détachement absolu, non seulement de lui-même, mais, chose rare, de son œuvre, eut une manifestation héroïque dans sa mort.

Ce fut le vendredi saint (comme par un décret providentiel bien approprié à ce dévot du Calvaire) que sa santé chancelante reçut le coup final. Après une mauvaise nuit, il a toutes les peines du monde à se traîner à la sacristie et met une heure à revêtir les ornements pour l'office. Comme il commence à chanter la Passion, il défaille, il s'effondre. On cherche en hâte un prêtre pour continuer l'office et aussi un médecin, mais il veut continuer à présider. A la messe des présanctifiés, au moment de la consommation de la dernière hostie, on le met debout comme un sac, et c'est lui qui reçoit cette dernière communion, mais il est toujours trop faible pour pouvoir chanter. A son action de grâces, il ne tient à genoux, contre l'autel, qu'appuyé de tout son corps inerte, le front à la table. Il se couche pour ne plus se relever.

Or, pendant les quelques jours qu'il vécut encore, souffrant beaucoup, mais pleinement lucide, puisqu'il continuait à s'entretenir de tous les petits faits journaliers de son œuvre avec les visiteurs qui se pressaient pour le voir, il mit une invraisemblable réticence à manifester, comme par testament, sa volonté concernant la survie de l'œuvre, et cela malgré de pressantes sollicitations. Certes, il laissa ces deux phrases qui sont comme son testament spirituel :

L'union fait la force des associations; elles se détruisent

par le désaccord des membres qui les composent. *Et* : L'esprit de l'œuvre est un esprit de pénitence, d'humilité et de sacrifice.

Mais, à toute demande de désignation d'un successeur, de conseils, il répétait : « Moi, j'ai confiance en Dieu! moi, j'ai confiance en Dieu! » C'est ainsi qu'il mourut.

Survie de l'œuvre

Il y a cent ans de cela. N'a-t-il pas eu raison d'avoir confiance. Son témoignage reste inscrit dans des pierres vivantes, dans ses trois maisons de Marseille, où les « Messieurs de l'œuvre » conservent pieusement son esprit et appliquent ses méthodes.

Car ce n'est pas une des moindres originalités de cette histoire que l'Œuvre de la Jeunesse, née de la charité d'un prêtre, se soit continuée sous la direction de laïques pris parmi ses enfants, — assistés de prêtres uniquement aumôniers, comme par une préfiguration de ce que pouvait être de nos jours l'Action catholique. C'est aussi une marque de la réussite de M. Allemand qui, ayant préparé ses fils préférés à la vie intérieure, au dévouement pour les jeunes, les laissa par surcroît aptes au gouvernement.

On ne songe point à soutenir ici que cette formule, dans son entier développement, devrait être celle de toute œuvre de jeunesse, de tout patronage. Il s'agissait, en somme, d'un accueil, dans un local permanent, de groupes soigneusement épurés, à qui on demandait une stricte observance. Nos mœurs beaucoup plus remuantes ne permettraient pas cette clôture destinée à la préservation, particulièrement nécessaire au sortir de l'époque de la Révolution. L'Église de France, sans négliger l'œuvre de préservation, a multiplié les œuvres de conquête. Pratiquement, d'ailleurs, les Maisons de M. Allemand ont, dans leur propre cercle, donné largement asile aux formu-

les modernes du scoutisme, de la jeunesse catholique. Mais, comme le fait remarquer Mgr Dubourg, dans la préface qu'il a voulu écrire lui-même pour la nouvelle édition de la *Vie de M. Allemand*, prêtre de son diocèse : « Ce serait une erreur de croire que M. Allemand ne peut pas servir de guide aux ouvriers d'une telle mission [de conquête], et qu'à cause de cette différence de point de vue sa méthode est à rejeter. Si les circonstances présentes ne nous permettent pas de garder auprès de nous nos jeunes gens, comme le faisait M. Allemand, si, pour répondre aux appels du Pape, les meilleurs de nos disciples doivent nous quitter, et porter à tant de jeunes âmes qui n'ont pas de pasteur la vérité qui les éclaire, notre devoir est de les armer pour les combats qu'ils auront à mener... Pour être les éducateurs de cette jeunesse conquérante, nous n'avons pas à recourir à d'autres principes que ceux de M. Allemand : la vie intérieure, l'humilité, le don de soi poussé jusqu'à l'abnégation complète...

« Il n'est pas que les prêtres chargés des séminaires et des maisons d'éducation qui puissent tirer profit des exemples et des enseignements de M. Allemand. A tous ceux qui ont le souci d'arracher des enfants et des jeunes gens aux milieux hostiles ou indifférents pour les rapprocher du Christ, à tous ceux qui veulent aider les meilleurs d'entre eux à refaire chrétiens leurs frères, la vie de M. Allemand fera connaître les vrais principes d'apostolat sacerdotal, les seuls qui assurent la stabilité et la fécondité d'une œuvre, et qui permettent de former les jeunes chrétiens dont notre temps et notre pays ont un si grand besoin. »

Juin 1936.

PIERRE CRAS.

Un moine bénédictin de Luxeuil :

Dom Benoît Dard († 1707)

M. le chanoine Thiébaut croit à la bienfaisante influence des traditions chrétiennes locales, et il a bien raison quand elles ont la qualité de celle dont il s'est fait le champion. Grâce à lui, Luxeuil, dont il est le doyen, n'est plus seulement un nom du passé évocateur pour quelques historiens d'un des courants les plus originaux qui firent chrétienne la Gaule mérovingienne, c'est de nouveau un centre vivant où les fidèles de France peuvent retrouver comme à leur source quelques richesses de leur patrimoine chrétien et entendre l'enseignement de leurs Pères dans la foi. Voici que la curiosité pieuse et avertie qui pousse le doyen à retrouver les chaînons rattachant le présent à saint Colomban et à ses compagnons (1) l'a mis en présence d'un saint personnage de la fin du XVII[e] siècle, le R. P. Dom Benoît Dard, moine bénédic-

(1) Chaque année, en juillet, la fête de la translation des reliques de saint Colomban donne lieu, depuis 1924, à des solennités marquées par des panégyriques et des conférences historiques qui sont ensuite publiées en brochures. Mentionnons les études suivantes : R. P. Dom Chauvin, *Saint Colomban*, 1924 ; R. P. Dom Cabrol, *Luxeuil et saint Colomban*, 1925 ; *La piété de saint Colomban et des Moines irlandais* [problème de la liturgie celtique], 1932 ; J. Guiraud, *La Burgondie à l'arrivée de saint Colomban*, 1926 ; R. P. Dom Bernard, *La vie monastique en Occident avant saint Colomban*, 1927 ; G. Goyau, *Missionnaires d'Irlande dans l'Europe mérovingienne*, 1928 ; Chanoine Martin, *Bobbio, son monastère, sa bibliothèque*, 1929 (chaque brochure, 2 f r. ; en vente chez le chanoine Thiébaut, Luxeuil).

tin de l'abbaye de Luxeuil. Pour nous le faire connaître, il publie l'éloge que consacre à ce saint homme la chronique inédite des *Hommes illustres de l'abbaye de Luxeuil*, conservée aux Archives capitulaires de Besançon (1).

Dom Benoît Dard mérite d'être connu. Ainsi pensaient déjà ses contemporains, et le religieux qui écrivit la présente notice voit en ce fils de saint Benoît « une image vivante de ce grand patriarche, et peut-être la plus parfaite qui ait paru dans ces derniers siècles » (p. 5). Ce n'est pas là simple opinion personnelle. « Tous ceux, dit-il ailleurs, qui ont eu l'honneur de sa connaissance n'ont pas fait difficulté de lui donner le titre glorieux d'un autre saint Benoît » (p. 48). Le Chapitre général de la congrégation de Bourgogne, en 1707, sanctionne de son autorité cette réputation en déclarant que « si saint Benoît retournait sur la terre, il ne vivrait pas plus régulièrement et avec plus de perfection que cet homme incomparable » (p. 49).

Il naquit vers 1640, à Vesoul semble-t-il, d'une famille de la magistrature. Après une première enfance où, « bien loin de souffrir du déchet au milieu de l'air contagieux du siècle », il mit « tous ses soins à conserver ce riche trésor de la grâce et de l'innocence qu'il porta jusqu'au sein du tombeau » (p. 2), il fit ses études au collège des Jésuites de Vesoul. Les camarades, « charmés de sa douceur, de sa modestie et de cet air si dévot et si gracieux qui brillait sur son visage, ne l'appelèrent plus que l'Ange du Collège » (p. 3). Cependant, malgré les instances de ses deux oncles, membres en vue de la province des Pères Jésuites de Lyon, et « quelque grande et quelque

(1) *Éloge à la pieuse et sainte mémoire du T. R. P. Dom Benoît Dard, religieux bénédictin de l'abbaye de Luxeuil, décédé en odeur de sainteté et inhumé en l'église abbatiale l'an 1707.* Manuscrits contemporains. Archives capitulaires. Notes explicatives par le chanoine H. Thiébaut, curé de Luxeuil. Chez l'auteur, Luxeuil (Haute-Saône), 1935; in-8, 76 pp.; 8 fr.

profonde que fût son estime et sa vénération pour cette savante Société, où il aurait pu s'élever au premier rang, il ressentait une répugnance terrible à embrasser cet état à cause de la vie active dont ces Révérends Pères font une profession particulière, et qui les engage à être toujours parmi le monde, ce qui ne s'accordait pas avec l'inclination qu'il a toujours eue de mener une vie retirée et cachée aux hommes » (p. 4).

Il vint donc frapper à l'abbaye bénédictine de Faverney, d'où il fut aussitôt envoyé au noviciat de Luxeuil.

Luxeuil était alors entré, depuis 1634, dans le mouvement de réforme issu de Saint-Vanne de Verdun au début du XVII[e] siècle. Un des profits de la publication de M. le chanoine Thiébaut est de faire entrevoir ce qu'était alors la vie régulière en ces abbayes bénédictines que nous jugerions trop facilement d'après le faste de certains Abbés grands seigneurs. Il apparaît aussitôt que parler de décadence ou de vie amoindrie serait une erreur et une injustice. Les moines de Luxeuil, au XVII[e] siècle, menaient une vie plus qu'honorable, fervente. Elle se trahit à divers traits qui méritent d'autant plus créance que le chroniqueur ne les rapporte pas pour eux-mêmes, mais en parle occasionnellement à propos de tel ou tel fait de la vie de Dom Benoît. Nous voyons ainsi que l'office de nuit se tenait régulièrement, que souvent les prières secrètes des moines se poursuivaient dans l'église après cet office, que les disciplines et autres pénitences afflictives n'étaient pas seulement souvenir d'un autre âge, que le silence était observé, que l'obéissance savait être ponctuelle, que la pauvreté individuelle se pratiquait jusque dans le détail, que l'office divin surtout était le grand œuvre auquel chacun donnait ses soins et sa ferveur. Dom Benoît, moine très fervent, n'apparaît nullement en réaction contre son milieu : il est seulement, de ce milieu, une plus parfaite expression.

Dans sa congrégation, soit à Luxeuil, soit à Faverney, ailleurs encore, Dom Benoît Dard remplit diverses char-

ges, notamment celle de Père Maître des novices, et celle de Prieur. En 1704, il présidera le chapitre général de Saint-Mihiel. Il fut de même, pendant plusieurs années, recteur de la paroisse Saint-Martin de Luxeuil, qui dépendait de l'abbaye. En ces divers ministères, il manifesta son zèle apostolique et ses très notables qualités de prédicateur. Le chroniqueur note, non sans quelque fierté, ce propos d'un « fameux missionnaire de l'Ordre de Saint-François » qui, « invité d'aller entendre cet homme tout divin qu'on pouvait appeler la langue et l'organe du Saint-Esprit, en sortit les yeux baignés de ses larmes : C'est là, dit-il, un prédicateur vraiment apostolique... Quoique je sois du métier, on ne peut être plus touché que je le suis » (p. 47).

Dom Benoît mourut en 1704, entouré, en ses dernières années et après sa mort, d'une grande réputation de sainteté, et la chronique rapporte, avec une modération et une simplicité de ton qui inspirent confiance, un certain nombre de faits merveilleux attribués, de son vivant et après sa mort, à son intercession. Ses restes ont fait l'objet d'une reconnaissance officielle en 1934, et sa tombe, que M. le chanoine Thiébaut a restaurée avec un goût discret, est encore aujourd'hui l'objet du culte populaire.

∴

Pouvons-nous entrevoir quelque chose de cette âme, et dans quelles perspectives se place-t-elle au regard de l'historien chrétien? Ce moine pourrait-il appartenir indifféremment à une tout autre époque ou à un tout autre milieu de la tradition monastique? Non pas! Dom Benoît Dard est de Luxeuil et il appartient à notre XVII[e] siècle français.

Il est de Luxeuil, et l'on veut dire par là qu'il se rattache à la tradition de saint Colomban. Ce Bénédictin — un authentique fils de saint Benoît, certes, les témoignagnes cités plus haut nous dispensent d'y insister — est

cependant sous l'influence du grand ermite irlandais. On a vu quel rôle a joué, dans sa vocation, l'amour de la solitude : cet amour deviendra une sorte de passion. Prieur de Luxeuil, il restaure l'ermitage d'Annegray, et, aussi souvent que le lui permet sa charge, il s'y retire avec un de ses religieux. Là,

> séparé du commerce des hommes, n'ayant point d'autre demeure qu'une simple et pauvre cellule sombre et obscure où il lui était impossible de pouvoir lire et écrire, il passait une bonne partie de la journée et de la nuit à rendre ses hommages au divin Jésus immolé sur nos autels et à réciter avec son religieux l'office religieux canonial de la manière la plus parfaite qu'il lui était possible et qu'elle est prescrite pour notre sainte Règle. Pour le reste du temps, il l'employait dans les exercices de la plus sévère pénitence ; l'on voyait cet humble supérieur anéantir en quelque façon cette qualité pour obéir et se rendre disciple de celui qui l'honorait et le reconnaissait comme son maître. On le voyait alors, et même dans la saison la plus rigoureuse de l'année, traîner la terre dans une brouette, arracher les ronces et les épines de l'enclos, scier et couper le bois pour le feu, et surtout depuis qu'il eût envoyé un autre religieux avec ce premier solitaire, retracer en leur compagnie une image fidèle de la vie pauvre, pénitente et laborieuse de nos premiers Pères d'Annegray avant la fondation de Luxeuil (pp. 10-11).

Les austérités et les pénitences corporelles que la chronique rapporte ailleurs font bien, elles aussi, de Dom Benoît un disciple des fougueux Irlandais, et ce Bénédictin, à qui ses supérieurs confiaient la formation des jeunes moines et qui devait écrire un commentaire, apprécié de ses pairs, de la règle très sage du patriarche des moines d'Occident, retrouvait cependant, et très consciemment, quelque chose des premières inspirations monastiques de Luxeuil.

Alors, un autre Abbé Tempête? Tout le contraire ! En dépit de ces violences, l'impression que laisse cette per-

sonnalité est toute de modestie, de douceur, d'amour de Dieu et de ses frères. Ce violent doutait de lui et fuyait toute prélature. Avec cette sorte d'impatience résignée que fait naître une évidence sur soi-même qu'on ne parvient pas à communiquer aux autres, il répondait à toute marque de confiance qu' « il n'était propre qu'à tout gâter » (p. 16). Son biographe parle bien d'impétuosité, mais c'est pour qualifier la façon dont il rentrait dans « son état d'union et d'attachement à Dieu » lorsque quelque devoir extérieur l'en avait un peu détourné. De multiples traits attestent sa bonté et sa délicatesse pour le prochain, qu'il s'agisse de ses frères, des grands de la terre qui venaient le visiter, ou des miséreux de toute sorte que son ministère recherchait de préférence. Et le même biographe, qui dépeint avec frayeur ses austérités, affirme cependant qu'au total « sa sainteté n'était point farouche et sauvage, mais jointe à beaucoup de politesse » (p. 33). Voici enfin qui est décisif pour juger de son esprit, et ne point faire de ce disciple de saint Colomban un émule de Rancé. Ayant parlé du Commentaire de la règle écrit par notre moine, le chroniqueur note :

> L'on croit même que ce fut pour arrêter cette ferveur indiscrète de plusieurs religieux de la Province, attirés par la réputation de la fameuse abbaye de la Trappe dans sa nouvelle réforme, qu'il composa cet ouvrage de piété dont nous venons de parler (p. 42).

Renouveau des grands souvenirs colombaniens, donc, mais aussi influence de la renaissance spirituelle qui caractérise le XVII[e] siècle français. Ce n'est pas un pur hasard si saint François de Sales est le seul des docteurs modernes dont le nom soit écrit et l'autorité invoquée en cet éloge de Dom Benoît. Rapportant un trait de mortification de son héros, le chroniqueur juge qu'en la circonstance celui-ci avait été ravi de « pratiquer à la lettre la maxime de saint François de Sales : ne rien refuser, ne rien demander et recevoir toute chose de la divine

Providence ». Et il ajoute : « C'est ce que ce grand Maître de la vie spirituelle — il s'agit toujours de Dom Benoît — a si souvent recommandé à ses novices et à ses jeunes religieux » (p. 19).

Ainsi Dom Benoît Dard apparaît comme de la famille des saint François de Sales, des saint Vincent de Paul, des Sébastien Zamet, des Bérulle, des Olier et de tant d'autres (1), et le Luxeuil du XVII[e] siècle, si nous le connaissions mieux, apparaîtrait peut-être non plus seulement comme une survivance du lointain ascétisme irlandais, mais aussi comme l'un de ces nombreux centres spirituels qui ont tous je ne sais quel air de famille et qui font la grandeur chrétienne de notre XVII[e] siècle français. L'étude du Commentaire de Dom Benoît sur la règle bénédictine apporterait sans doute ici d'intéressantes lumières. Souhaitons que M. le chanoine Thiébaut, qui a retrouvé et copié cet écrit, puisse bientôt le publier.

Lure, 3 avril 1936.

fr. H.-M. Féret, O. P.

(1) D'autres traits seraient à relever dans le même sens, en particulier, la dévotion eucharistique de Dom Benoît.

TEXTES ANCIENS

Marie de Sainte-Thérèse [1]

La Vie du Christ en nous

Son état intérieur lorsqu'elle est possédée par Jésus, Dieu-Homme (2).

Il m'arrive de demeurer dans un état d'union, de transformation en le Christ, Dieu-Homme. Cette union s'opère par la force d'un amour unifiant et par une simple orientation ou adhésion au Christ. Celui-ci semble prier lui-même, dans mon Oraison. Quand je parle, ou quoi que je fasse, c'est l'esprit du Christ qui le fait; et je ne suis que l'instrument. Il faut entendre ceci dans ce sens que l'union de l'âme au Christ est si étroite que l'âme ne se souvient pas de sa propre existence. Elle ne se perçoit plus comme une chose distincte du Christ. Dans l'oubli d'elle-même elle est faite alors un seul esprit avec Jésus, et d'une certaine manière, elle est changée en lui et toute possédée par l'esprit du Christ. Elle ne perçoit plus ni ses opérations, ni ses facultés comme étant siennes, ainsi qu'elle avait accoutumé; mais elle les perçoit comme facultés et opérations du Christ, à qui elles se trouvent unies par la force de l'amour unifiant. Une goutte d'eau jetée dans la mer se trouve de la même manière changée en la mer, sans perdre néanmoins son être naturel.

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, avril-juin 1936.
(2) Ch. LXVII.

Dans cette sorte d'union amoureuse, je perds rarement l'usage de mes sens et de mes membres; et cet amour n'est pas dans la ligne du ravissement. Mais l'âme reste libre et capable de tout. Car c'est l'esprit agissant du Christ qui la possède et qui agit par son intermédiaire, réalisant tout ce qu'il lui plaît. A l'extérieur on ne remarque rien d'extraordinaire, si ce n'est peut-être une certaine candeur, une simplicité, et le calme intérieur qui transparaît sur un visage doux et réjoui.

Il se passe alors dans l'âme ce que l'apôtre saint Paul exprime par ces mots : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis; mais le Christ vit en moi... », ou encore : « Je n'ai plus connu que le Christ Jésus... » Peut-être votre Révérence me demandera-t-elle comment une telle transformation est possible de cette manière, puisque le Christ n'est plus présent ici-bas selon son humanité, — si ce n'est dans le Très Saint-Sacrement? J'y répondrai que cela est vrai : mais l'union rend proche et présent tout ce qu'on aime. Elle réunit des choses qui semblent très éloignées l'une de l'autre. Mais j'avoue que dans cette union-ci il entre en jeu quelque chose de divin qui réalise ce que l'amour ordinaire ne peut produire. Je ne sais s'il ne s'y mêle pas quelque chose de proprement miraculeux. Si bien que le Christ vient, d'une certaine manière que je ne peux exprimer, mais que je perçois fort bien. Il se rend présent. Il se transforme pour quelque temps dans l'âme. De deux, il fait un : un esprit, un vouloir, un amour, une seule vie avec lui.....

Je suis honteuse quand je pense qu'il m'arrive encore parfois de trouver en moi quelque chose qui s'oppose à cette disposition parfaite. Mes sens, mes puissances, ma nature vivent encore. Ils ne sont pas encore réduits à cette mort continuelle. D'ailleurs, votre Révérence ne doit pas s'imaginer que je vis constamment selon ce que je viens d'écrire. Pourtant, j'ai décrit, en toute simplicité, ce que j'éprouvais alors et ce que je croyais exister en moi.

L'esprit de Jésus la possède lorsque se trouvent réalisés en elle les états d'âme et les vertus du Christ. L'âme de Jésus la possède (1).

Lorsque soudain les ténèbres de la nuit intérieure ont cessé, il s'est mis à luire dans mon âme comme la lumière d'un jour radieux. Une clarté divine coulait par toute mon âme. Et mon propre esprit m'ayant été enlevé, voici que l'esprit de Jésus est venu en moi. Il m'habite. Il me possède. Il me fait vivre. Il me régit. Il m'unit parfaitement à lui. Il me tient absorbée en lui. Il me transforme en lui. Je n'ai plus conscience d'être distincte de Jésus, car l'enlèvement de mon propre esprit et l'infusion de ce très doux Esprit m'empêchent de percevoir autre chose que Jésus, vivant en moi. Cette vie de Jésus m'est révélée d'une manière perceptible. Mais, pour décrire cet état, je devrais m'expliquer longuement. Je devrais dire comment je perçois réellement en moi un autre cœur brûlant, débordant du plus pur amour de Dieu et n'ayant d'autre vouloir que Dieu, ne goûtant, ne connaissant que Dieu seul et ne trouvant plus que Dieu toujours, dans toutes les choses, de la manière où tout cela fut réalisé en Jésus.

Et de même : les vertus du Christ sont en moi : son respect, son adoration, son admiration et sa parfaite soumission au Père éternel, ses instincts divins, son zèle pour le salut des hommes et ses inexprimables vertus : l'humilité, la douceur, la patience, la longanimité, l'obéissance, la soif de souffrir, la pauvreté, la bonté, l'indulgence envers les pécheurs... Toutes ces qualités se trouvent alors en moi d'une façon très parfaite et réelle, comme elles furent réalisées vraiment par le Christ, au degré le plus éminent.

De cette manière les états d'âme de Jésus et son union à la divinité vivent vraiment en moi, comme ils furent

(1) Ch. LXVIII.

en Jésus ; car rien ne me semble plus exister en moi, ni vivre, si ce n'est Jésus seul. Je n'avais jamais encore bien compris ce que signifient ces paroles : être dépouillé de son esprit propre pour être revêtu de l'esprit de Jésus ; ou encore, d'être changé en Jésus, Dieu-Homme, pour vivre, par lui, une vie surnaturelle et divine.

Il m'est permis, cependant, de conserver un certain contrôle, très calme et simple, sur les sens et les puissances inférieures. Car il faut qu'ils demeurent dans leur mort, afin que la vie de Jésus ne rencontre pas d'obstacles en moi. Les efforts que je fais dans ce sens augmentent bien plutôt son empire et notre union. La vie de Jésus ne peut se conserver en moi sans cette mort parfaite, et celle-ci ne tolère pas, d'une manière consciente et réfléchie, la moindre attention à mon propre moi, ni à rien hors de Dieu. C'est à ce prix que les sens externes et les autres puissances sensibles reçoivent une nouvelle vie et les opérations de l'esprit de Jésus, qui les possède pour les vivifier. Aussi n'est-il pas possible que les deux esprits, l'esprit propre et l'esprit de Jésus, existent en même temps dans une âme. Si nous désirons que Jésus vive en nous, il nous faut mourir à nous-mêmes et à toutes les créatures. Mais le contrôle simple dont je viens de parler doit être en nous une attention plus passive qu'active. Cette attention doit comme couler d'elle-même. Mais elle doit être réelle. Mon âme est alors tout amour, bonté, miséricorde et compassion, humilité.

Dernièrement, tandis que nous prenions le repas de midi, dans un élan du cœur où l'amour coulait vers mon Bien-Aimé, j'ai cru éprouver réellement que l'esprit de Jésus et son âme me possédaient d'une manière divine. Et je sentais que l'âme de Jésus s'étendait sur toute mon âme, comme l'âme est dans toutes les parties du corps et dans chaque membre. Et j'ai cru expérimenter le merveilleux mélange, la fusion, la jonction, la réunion de ces deux esprits et de ces deux âmes dans le même corps.

BILLET D'APOSTOLUS

Se réjouir des échecs

Se réjouir des échecs !

Paradoxe ou folie, en apparence, et que nous voudrions expliquer.

Il est de faux mystiques extravagants pour qui cette formule est dangereuse. Ils sont capables d'une joie morbide de l'échec, sous prétexte de mortification, d'anéantissement, d'union au Christ, au grand détriment de l'objectivité de leur action et de l'obligation pour tous de la prudence.

L'échec ne doit jamais apparaître comme un but, et la multiplication indéfinie des échecs comme une solution de vie chrétienne. Le chrétien doit, plus que quiconque, se conduire selon la raison, et l'usage sain de la raison conduit normalement au succès. Se réjouir à priori de ses insuccès, sans réfléchir au devoir que l'on avait de remplir sa vie, de choisir des buts possibles, d'adapter les moyens aux fins, est enfantillage ou faiblesse d'esprit. Qui continue de rater tout ce qu'il entreprend avec la confiance de s'unir par là davantage au Christ souffrant, a besoin de se ressaisir, de reconnaître qu'il n'est pas en sa voie, et de changer d'orientation. Mais il en sera souvent incapable : orgueilleux, il s'entêtera dans ses entreprises ;

esprit faux, il ne saisira pas la portée morale de ses expériences; simple, ou malade, il continuera de s'exalter en son dérèglement.

Ce n'est d'ailleurs pour aucun de ceux-là, plus nombreux sans doute qu'on le pense, que nous écrivons.

Nous écrivons pour nos frères très aimés qui ont entrepris pour Dieu, avec ardeur, le travail de l'apostolat. Il leur arrive si souvent de rencontrer des difficultés insurmontables, et de constater l'inutilité de leurs démarches et de leurs efforts, qu'ils sont prêts à se décourager. Des milliers de débutants en apostolat jettent bientôt le manche après la cognée, et abandonnent leur vocation de lutteurs et de conquérants. Nous voudrions leur redonner confiance, les consoler de leurs mésaventures, et leur apprendre à en tirer parti.

L'échec est pour l'homme d'action le grand éducateur. On échoue le plus souvent par sa propre faute : l'objectif était mal défini, ou mal choisi; ou bien, l'objectif étant excellent, on a pris pour l'atteindre des moyens insuffisants ou inadaptés. L'action engagée dans ces conditions ne pouvait aboutir. Ici, cependant, la plupart des hommes oublient de s'accuser eux-mêmes : à les en croire, leur échec est la faute des circonstances, ou la faute d'autrui : ennemis qui ont fait de l'opposition, événement imprévu qui a tout détruit, collaborateurs qui n'ont pas compris. Pas un instant, l'orgueilleux, l'entêté, le fat, le stupide, ne se disent que les ennemis prétendus pouvaient avoir raison, que l'événement malheureux aurait dû être prévu, que les collaborateurs auraient dû être ou mieux choisis, ou mieux formés, ou mieux éclairés, ou mieux entraînés.

La meilleure tactique, dans l'action, c'est de prendre toute pour soi la responsabilité des insuccès. Il est si facile, à la réflexion, d'en découvrir les raisons vraies. Un homme parfaitement prudent n'entreprend d'action qu'à coup sûr, dans la ligne de sa vocation providentielle, contrôlée par la direction et par les lumières intimes de l'oraison. S'il risque parfois, il le sait, mais il a assez de raisons de tenter l'aventure; l'échec à demi prévu ne saurait le surprendre, ni l'atterrer.

Pendant des années et des années, l'apôtre commençant ne sera qu'imparfait en prudence. Il doit faire ses classes en pleine vie, et risquer souvent l'insuccès. Mais chaque insuccès lui sera la leçon aimée. A examiner froidement l'action entreprise, à la critiquer sans vanité, il se rend compte des manques de préparation, des hâtes déréglées, des entraînements passionnés. Avant d'agir, il eût fallu savoir, savoir plus exactement où l'on allait, et par quels chemins, et quels obstacles on y rencontrerait. On est parti en avant tête baissée ou les yeux au ciel; rien d'étrange à la rencontre de quelque mur, ou à la chute en quelque fossé; rien d'étrange si les passants ont crié casse-cou.

L'humble, seul, tire tout à fait parti de ses échecs; mais l'âme de bonne volonté et objective devient à la fois humble et forte par le jeu de cette critique honnête de l'action. L'orgueilleux s'entêtera à toujours mal recommencer : l'humble rectifiera ses enquêtes, ses buts, ses méthodes et deviendra constructeur. Après tout, il ne reste rien, le plus souvent, des échecs, et les succès demeurent. Chaque échec est un vide; il suffit d'une bonne pierre pour le remplir. Les succès sont des pierres qui toutes ensemble font un mur, une maison, la cathédrale. Du faux mouvement qui fit tomber une brique ou crouler un échafaudage, que reste-t-il? Et si même tel

raccordement malhabile, telle amorce toujours en attente témoigne aux générations successives du génie incertain des bâtisseurs, leur œuvre est là cependant, encore solide, et c'est l'affirmation de leur triomphe.

Combien ne voudraient construire que des cathédrales? Combien ne voudraient réaliser que des chefs-d'œuvre? Puissent les premiers échecs de leur action leur faire comprendre qu'en un petit village, il suffit d'une modeste église, et qu'il est inutile de forcer son talent. Chacun ne doit entreprendre que des œuvres à sa taille, et des œuvres utiles. Béni soit l'échec qui nous fait prendre notre place vraie, ou repousser nos chimères.

L'objectivité de l'action, la lente préparation, le choix judicieux des moyens, le souci du détail joint à la grande largeur du regard, l'abandon des chantiers sans rendement, l'humilité vraie, autant de résultats des échecs en qui les sait lire.

Après cet examen loyal, et ces acquisitions vertueuses, on pourra peut-être s'en prendre aux circonstances et aux personnes, au malencontreux jeu d'autrui en notre jeu; on pourra en tout cas se tourner vers le Christ pour se réjouir en lui de lui ressembler.

Effectivement, les échecs conduisent l'apôtre vers le Christ. Ils sont un écho du grand échec de la croix, quand Pharisiens, Saducéens et Pouvoirs établis triomphèrent visiblement de Jésus. Ne fut-il pas, par dérision, couronné d'épines, vêtu de blanc, puis de pourpre, et crucifié sous l'étiquette, pour tous ridicule, de roi des Juifs. Les siens l'avaient trahi ou avaient fui. C'était l'écroulement de son œuvre. Or, dans le même temps, Jésus commençait son triomphe : en acceptant la mort,

il en devenait le dominateur ; en se laissant élever sur la croix, il élevait l'humanité jusqu'au Père, il réalisait sa vocation, il remplissait son rôle de Sauveur.

Ainsi, toutes proportions gardées, de nos échecs.

Ceux dont nous ne sommes nullement responsables, et qu'il faut imputer totalement aux forces mauvaises acharnées contre l'œuvre du Christ, sont encore le crucifiement de Jésus, son retentissement en chacun de nous. Ils font pénétrer en nous la rédemption et le Sauveur, ils nous font ressembler, en notre âme spirituelle et en notre sensibilité, au Christ vrai ; ils nous aident à le trouver en nous, ses membres endoloris, beaucoup plus que nous le pouvions trouver en le contemplant en ses images, fussent-elles peintes par l'Angelico ou Van der Weyden.

Les autres, ceux que nous avons mérités par imprévoyance ou par précipitation, par médiocrité ou par orgueil, par inintelligence ou par mollesse, loin de nous arrêter et abattre, nous doivent stimuler. Mais comme le Christ fut objectif, fort, persévérant et humble en même temps que magnanime, nous le devons devenir comme lui par ces échecs mérités, en juste réflexion sur nous-mêmes. Ces vertus, cette mesure, cette adaptation qui nous manquaient, nous allons donc les acquérir et de la sorte lui ressembler.

Heureuse faute, disait Augustin. Heureux échecs, dirons-nous, qui tous nous conduisent à notre Maître.

APOSTOLUS.

Membres du même Christ (1)

Notre perspective, peu à peu, s'enrichit de lignes nouvelles : l'humanité n'est plus dans sa droiture première. Enténébrée, elle a besoin d'une lumière; détraquée, d'un réparateur; divisée, d'un unificateur; séparée de Dieu, d'un médiateur. Même sur le plan de la vérité et de la religion surnaturelles, l'humanité déchue ne nous veut point suivre. Elle ne le peut. Un poids infini l'enlise dans les sables mouvants de la cupidité, de la volupté, de la haine; cela s'appelle en notre langage chrétien le péché; l'humanité est tributaire du péché, et, pour la rétablir en grâce, il lui faut quelqu'un d'autre : un juste capable de parler au nom de tous les hommes, de les représenter tous devant le Père pour satisfaire à sa justice, de renouer le câble terre-ciel rompu par les fautes humaines. L'humanité à la dérive a besoin d'un puissant remorqueur.

N'y aurait-il pas un tel juste parmi les hommes? Un grand frère sauveur qui nous aimerait tous jusqu'à payer au Père commun la dette de la très ingrate humanité; qui viendrait apporter au monde ignorant la lumière, au monde enlisé la force d'ascension? Qui viendrait passer la remorque au monde en détresse? Mais comment aurait-il le cœur assez grand pour nous y tenir tous ensemble, tous ceux de notre génération, et comment saurait-il offrir au Père pour tous les pécheurs le sacrifice d'apaisement? Aucun n'a le droit de parler en leur nom à tous. D'ailleurs, au Dieu irrité, il faut juste réparation. Le péché ne se répare que par la souffrance; la peine du péché, c'est la mort. Est-il quelqu'un

(1) Voir dans *La Vie Spirituelle* de juillet-août la 1re partie de cet article : « *Fils du même Père* ».

qui voulût prendre sur lui le péché de tous les hommes? Et souffrir en sa chair et en son âme assez pour sauver tous ses frères?

A l'humanité égoïste et haineuse, comment enseigner à nouveau le dévouement et l'amour? Comment, de tous ces cœurs souillés, faire des cœurs purs? de tous ces ingrats, des enfants soumis? Comment redonner aux hommes écrasés sous le travail et la souffrance, engrenés dans l'impitoyable machine économique, assujettis, dans leur misère ou leur ambition, à la politique, — comment leur redonner la liberté de l'âme et le courage de faire au jour le jour tout leur devoir? Il faudrait, pour cela, que leur sauveur soit bien puissant; qu'il agisse directement sur les âmes; qu'il ait le premier mérité pour eux la réconciliation avec le Père; qu'il ait obtenu leur pardon, qu'il les ait tous offerts dans son sacrifice à lui-même, le premier-né; qu'il ait payé en lui leur dette à chacun, jusqu'à la mort. Il faudrait qu'il ait réparé toute haine par son amour, toute désobéissance par sa soumission, et que son amour et sa soumission soient de nature à mériter à tous les hommes puissance d'aimer et force d'obéir.

Quel homme aurait l'audace de pareilles prétentions? Un homme authentique, l'un de nous, individu de l'espèce humaine, membre du grand ensemble prévaricateur, manque d'autorité pour se substituer aux autres hommes, de puissance pour redresser leurs cœurs, de mérites pour les convertir et les animer. A ce travail surhumain, seul un Dieu peut suffire. Pour orienter vers Dieu l'humanité coupable, pour lui faire rebrousser chemin, il faut un Dieu.

Mais sauver l'humanité sans elle-même, cela ne se peut. L'homme est tellement grand, tellement à l'image de Dieu que ce ne serait pas convenable de le sauver sans lui. Pour respecter la dignité et la vocation de l'humanité, son sauveur lui doit appartenir.

Un Homme-Dieu, voilà ce qu'il faudrait; un Homme-Dieu, personne unique avec la nature divine et la nature humaine. Dès lors, tout espoir serait rendu à l'humanité. Le paiement de la dette humaine serait possible, l'hommage plénier d'un

représentant de tous les hommes, capables de parler en leur nom à tous, de souffrir pour tous, de mériter pour tous. En son esprit, en sa volonté, en son corps se rapprocheraient de la divinité l'humanité et toutes choses : il offrirait à Dieu l'univers totalement connu, l'humanité totalement aimée, et s'il y avait à expier, il expierait le premier, en sa chair, le péché des hommes. Lui-même serait sans péché, mais il se chargerait de tout péché, des péchés de toutes les générations d'hommes. Il commencerait en lui le rachat, et chacun, fort de cette satisfaction première, n'aurait plus qu'à accomplir en lui-même ce qui manquerait à cette passion initiale. Le plan de Dieu, une fois de plus, comporterait le salut des hommes par les hommes; chacun, en se recommandant des mérites et des satisfactions du Christ, pourrait aimer Dieu de toute son âme, son prochain comme soi-même et donner un sens à la souffrance. L'humanité ne serait plus désemparée; en remorque seulement derrière le sauveur providentiel. Il faudrait encore, pour chacun, veiller à maintenir à flot et en direction son navire.

Or, tout cela s'est rigoureusement et historiquement réalisé. Un homme vrai, Jésus de Nazareth, a été cet Homme-Dieu. On a pu le toucher du doigt, l'entendre parler; on l'a vu vivre, en toutes choses semblable aux autres hommes. Mais son être était l'Être divin; son humanité recevait l'être par la personnalité divine du Verbe de Dieu !

Autour de notre troupe, les ricanements continuent. D'ailleurs, nous ne sommes plus que quelques-uns. « Les réformateurs du monde sont embourbés », nous crie-t-on de toute part. Pour nous, regardant au bout du chemin, nous y voyons une grande lumière en forme de croix; malgré les huées, nos volontés sont animées d'une force infinie. N'avons-nous pas l'explication de toutes choses?

Tous ceux qui se dressent contre nous, nous les aimons quand même. Le Christ, notre Christ, est leur Christ à eux aussi. Pour eux il a vécu, pour eux il est mort.

Pour tous.

Il les connaissait un à un par leur nom, par tout leur être. Il les avait tous en son regard, il les plaçait chacun en son temps, en sa génération, en sa nation, en sa bourgade, en son métier, en son entreprise, en son parti. Il savait tout, par avance. Il avait tout vu, jusqu'aux ultimes défaillances, et c'est pour tout redresser, pour tout sauver qu'Il avait aimé jusqu'à la mort.

Ainsi nous retrouvons notre dessein premier : tous fils du Père commun; mais en même temps tous frères du même Christ. Notre commune paternité divine se double d'une commune fraternité divine. Nos frères, qui nous étaient déjà si chers, le seront bien plus désormais : notre Christ les a tous offerts au Père; pour chacun d'eux Il a aimé; pour chacun d'eux, Il s'est donné; Il les a tous en lui réconciliés avec le Père.

Il a opéré en son corps, par son offrande, le rachat universel du monde.

Le Christ est la clé de voûte de tout l'ordre social, le sauveteur de l'humanité. Plus que cela, il est tête. Premier sans doute par le rang, par l'excellence, par la vertu, il est premier comme dans le corps la tête est première, comme dans la vigne le tronc. Il est donneur de vie, réalisateur de ressemblance, il est principe de mouvement et d'activité. Entre lui et ceux qui le suivent, une même vie organique s'est établie : comme la tête et les membres font un vivant, ainsi le Christ et son Église font un vivant. L'Église est le corps mystique de cette tête qui la fait vivre.

Ce n'est plus, comme auparavant, une union d'orientation commune, vers le Père, une juxtaposition de cœurs unanimes; c'est la grande harmonie des cellules et des membres d'un même vivant. Le Christ en tous, tous dans le Christ, mais chacun à sa place. Entre tous, une même vie : dès lors tous sont pour tous, tous servent à tous.

Et l'humanité ne réalise sa destinée que dans cette union : si grands qu'ils puissent être, les hommes privés de la vie du Christ sont les plus miséreux des hommes. Il n'est d'épanouissement définitif, de salut humain que dans la vie du Christ en nous, un exhaussement jusqu'au divin. Si nous sommes ses frères, nous aurons son héritage : un jour, nous posséderons le Père. Déjà, nous le connaissons un peu par notre foi ; déjà nous avons la ferme confiance de l'atteindre, par notre espérance ; déjà, par notre charité, nous l'étreignons. La grâce du Christ, en nous, nous a fait des âmes de fils, connaturelles : nous ressemblons assez à Dieu pour participer à sa vie.

L'œuvre essentielle de nos vies sera donc de conduire l'humanité à Dieu par Jésus-Christ, de travailler à ce que l'humanité réalise au maximum son destin. Chacun d'entre nous, pour sa part, doit pénétrer selon ses forces le plan divin pour s'y insérer, non statiquement, comme une pierre dans un édifice, mais dynamiquement. Ainsi toutes les cellules du corps humain entrent dans le même plan, sous l'impulsion unificatrice et active de l'âme.

Sous l'influence du Christ, et de l'Esprit de Dieu, chacun à sa place, nous effectuerons toute notre tâche de vivants : nous mettrons notre activité en syntonie avec la vie de tout le corps qu'anime le Christ. Ainsi tous ensemble nous ferons dans l'humanité de notre temps le travail prévu pour notre génération. Nous nous rectifierons et nous rectifierons le monde ; nous nous élèverons et nous tendrons la main à nos frères ; la misère d'autrui sera, dans le Christ, en toute vérité, notre misère. Tous les sentiments naturels qui nous animaient avant que le Christ entrât dans notre perspective, nous les retrouvons, mais nous savons maintenant le sens de la souffrance, et notre miséricorde prolonge la miséricorde d'un être crucifié par amour de l'humanité.

Pour bien marquer notre reconnaissance à notre Christ,

nous nous sommes fabriqué une croix de bois, pareille, imaginions-nous, à celle de Jésus, et l'un de nous, qui marche en avant, la traîne après soi. Mais l'on nous prend de plus en plus pour des insensés : notre remède aux maux du monde n'est-il pas vraiment bizarre? « Aimer la souffrance, nous crie-t-on, ce n'est pas guérir ceux qui souffrent » : « Religion de vendus, dit un groupe communiste qui nous rencontre. Vous endormez le peuple. Les seuls sauveurs veulent abolir toute inégalité. Par la révolte, le peuple secouera ses chaînes; tout sera pour tous, tout sera à tous, et le bonheur humain commencera. Vous ne voyez donc pas, chrétiens, que vous trompez le peuple; et votre doctrine consacre l'esclavage des humbles. La terre, vallée de larmes? allons donc! Pour le travailleur, sans doute, mais pour les autres? Vous faites le jeu du capitalisme exploiteur. Arrêtez-vous, et venez grossir nos rangs. »

Quelques pieuses femmes se sont cependant jointes à notre groupe, ainsi que des enfants et deux ou trois vieillards. Et de la troupe immense des travailleurs et des affamés s'élève un murmure : « Regardez comme vous êtes, et comme nous sommes. Malgré que vous portiez la croix, vous ne savez pas ce que c'est que souffrir. Vous vous relayez pour la porter. Nous la portons sans cesse, nous, la croix de l'effort improductif, du travail à la chaîne, de l'insécurité du lendemain, du chômage en perspective. Ou nous travaillons trop, ou pas du tout. La société a besoin qu'on la remanie, qu'on la détruise, qu'on la refasse. Il ne faut plus de profiteurs, plus de riches, plus de chefs, plus de bourgeois. Ce n'est pas vous qui nous délivrerez de nos chaînes, qui nous arracherez à notre misère, qui nous redonnerez la sécurité. Votre religion est au service de la Banque, inconsciemment. Cela nous suffit. Continuez, avec vos femmes pieuses, et vos trois vieillards, votre procession. Nous vous confierons volontiers nos enfants, tant qu'ils seront enfants, car on a besoin, malgré tout, d'une religion : et vos fêtes conviennent bien à l'âge des jeux; mais pour les travailleurs d'usines, les employés, les artisans, les marins, les agriculteurs ou les fonctionnaires, pour les hommes, vous n'avez rien à nous offrir que des rêveries sans aucun pouvoir contre l'oppression des puissants et la douleur infinie de nos maux. »

Ils sont des milliers et des millions, tous les hommes, dont la marée déferle contre nous, et nous entendons au loin les chants désolés et révoltés de leurs femmes et de leurs enfants. Un grand nombre d'entre ces hommes, pourtant, sont des baptisés. Ils sont aussi marqués du signe du Christ. Le christianisme n'aurait-il pénétré en eux qu'à demi? Ou leur plainte serait-elle encore un écho de l'enseignement du crucifié? En toute hypothèse, ils sont des frères dans le Christ, dont nous sommes, après tout, comptables.

Il s'agit de leur redonner le Christ vrai, de le porter à chacun, de le leur enseigner par notre vie, en plein dans leur vie. Ce n'est pas le moment des cohortes spectaculaires. Laissons donc là cette croix de bois : plantons-la simplement le long du chemin, avec dessus l'image du Christ expirant. Et cessons cet attroupement de convaincus. Ce n'est pas en psalmodiant seulement, cap au Christ, sur le chemin, que nous gagnerons tous nos frères. Il les faut effectivement aider. La morale évangélique, il la faut vivre au contact des foules laborieuses de tous métiers, comme il la faut instaurer au cœur des dirigeants, patrons, officiers, fonctionnaires, hommes politiques. Dès lors, au lieu de marcher ainsi en rangs serrés, comme une escouade allant à l'assaut d'une armée, séparons-nous, chacun avec son Christ au-dedans de soi, et allons vivre notre vie chrétienne totale au milieu des autres, des indifférents et des hostiles, des veules et des haineux.

C'est le Christ, au-dedans de nous, qui nous a parlé: qui nous a fait prendre cette décision héroïque. Ce n'est plus sur nos épaules qu'il faut porter la croix, c'est dans nos vies en ne nous contentant pas de notre souffrance, mais en prenant encore à notre compte, autant qu'il est possible, la souffrance d'autrui. Se faire tout à tous, disait saint Paul. C'est bien cela, en effet. Nous allons donc nous disperser en pleine agitation humaine, gagnant notre pain au milieu de nos frères de misère, cherchant à répéter le Christ en chaque atelier, en chaque bureau, en chaque usine, sur chaque navire, en chaque groupement humain. Nous porterons nos bras à ceux qui ont besoin d'un coup de main, notre élan aux découra-

gés, notre sourire aux affligés, notre cœur à tous, toujours. Nous ne saurons pas nous refuser aux demandes de services; nous ferons les papiers des ignorants pour les aider à obtenir leur dû, nous ferons les démarches nécessaires pour que les gages soient payés aux travailleurs, les secours accordés aux veuves, l'éducation assurée aux orphelins, la rééducation professionnelle aux mutilés et aux chômeurs. Aux affamés, nous donnerons du pain, aux filles repenties un asile, aux vieillards des hospices, aux tuberculeux des sana, à leurs enfants le préventorium.

Pour réaliser ce don plénier de soi, plusieurs d'entre nous, jeunes filles, jeunes hommes et même des veuves et des veufs, renonceront définitivement à la famille; ainsi seront-ils plus libres de se donner à autrui, dans les écoles, près des malades ou des pauvres, près des contagieux, des lépreux, des pestiférés. Il en est qui se consacreront à l'étude pour projeter plus de lumière sur toutes vérités afin de les ramener à Dieu comme à leur foyer et de donner à toute science humaine sa portée d'enseignement divin ; il en est qui s'établiront à demeure en chaque commune, et d'autres qui iront à la recherche des brebis dispersées dans tout l'univers.

Prêtres, ils seront les instruments du Christ pour vivifier directement les âmes.

Religieux et religieuses, ils donneront au monde l'exemple du communisme primitif; ils constitueront des équipes de travail en commun, sous une discipline unique; leurs cœurs chastes resteront plus libres pour se donner davantage à tous les miséreux.

Mais le plus grand nombre restera en pleine humanité pour fonder des familles. N'ayant pas entendu l'appel plus pressant de tout quitter, ils auront pour première fonction sociale de constituer une cellule fondamentale d'humanité. Leurs mariages ne seront pas des liaisons passagères et

révocables au gré de l'un ou de l'autre, mais l'association définitive de deux vies, pour communier dans les joies et dans les biens de chair, sans doute, tout d'abord cependant dans l'amour de l'enfant désiré, et dans l'amour commun du même Dieu. S'aimer ainsi, en Dieu, deux dans une seule chair et deux d'un même esprit, quel idéal à réaliser en toute sa vie, pendant qu'on élève vers Dieu les enfants nouveaux qu'on lui a donnés comme il se les donnait. O mystère insondable de l'amour de Dieu pour les hommes que cette association, homme et femme chrétiens, à son œuvre totale, par la satisfaction des désirs les plus profonds mis en l'homme et la femme, le désir de la nature en eux pour que l'espèce demeure après que seront passées les générations! O signe vraiment divin, et si suggestif, de l'union vivante et indissoluble du Christ et de l'Église!

Ainsi, c'est vers notre Christ que retournent toujours nos pensées : c'est à le construire en l'humanité qu'aboutissent tous nos efforts.

Des familles saintes se multiplient en tous points de notre terre; familles villageoises et familles citadines, familles ouvrières et familles patronales, familles humbles et familles riches, mais qui sont chacune un îlot stable de granit sur la mer immense des passions humaines, mouvantes comme les eaux sous le flot et le jusant, déferlantes comme les vagues aux jours de tempête, ou câlines comme l'immensité sans rides aux jours de calme.

Aux jours du Seigneur, nous nous retrouvons tous au pied de nos grandes croix, — car chacun de nos groupes dispersés, au lieu de son exode, a lui aussi planté sa croix, — ceux des familles religieuses et ceux des familles charnelles, les apôtres et les sacrifiés de profession au service de la grande misère humaine, comme les pères et mères avec leurs enfants se retrouvant unis dans l'offrande de leur Christ à Dieu, pour l'apaiser; pour lui présenter d'un cœur unanime le sacrifice de la louange et de l'immolation, offert au milieu des temps par Jésus au nom de tous, et qui se prolonge en cette offrande nouvelle qui n'est qu'une continuation, l'association des

membres à leur tête dans l'unique sacrifice conciliateur. Chacun, en sa vie, après avoir offert le corps et le sang du frère aîné, reprend pour son compte l'œuvre du Christ, réalise ce que le Christ lui avait préparé et avait commencé pour lui de louange pure et de souffrance acceptée, comme de don à toute créature humaine.

Cette union des âmes au Christ, pendant le sacrifice, est le sommet de toute la religion : il inclut foi, espérance, don à Dieu, et ce don est l'offrande des membres dans celle de leur tête : le Christ nous offrait tout en Lui, et nous ne faisons qu'expliciter dans le temps, avec notre autonomie d'hommes, le don total qu'il avait déjà fait de nous tous. Ainsi la messe, quand on la comprend, résume toute la religion. Le prêtre est notre mandaté, comme il l'est du Christ. Dans le Christ présent et offert en commun par notre prêtre, son instrument et le nôtre, se réalise l'union de notre génération humaine au Sauveur divin de toutes les générations. Le Christ devient l'objet de notre don à Dieu ; nous l'offrons et nous nous offrons en lui.

La réponse divine est le don que le Christ nous fait de lui-même : sa chair nous est donnée en nourriture spirituelle ; après que nous nous sommes unis à son offrande, il unit son corps à notre corps, son âme à notre âme ; en ce repas, c'est le plus vivant qui transforme en soi le moins vivant, c'est le Christ qui nous change en lui, et le sacrifice s'achève en ce contact, en cet exhaussement, en cette croissance d'unité entre lui et nous et entre nous : tous les membres du Christ qui l'ont reçu se sont retrouvés en lui. Chacune de nos communions nous rassemble en son corps et en son âme indivisibles : elle est, en lui, un rendez-vous.

Après l'offrande du sacrifice et la réception de la nourriture en laquelle nous nous sommes tous rencontrés, nous retournons vers nos foyers ou vers nos cloîtres, et demain nous serons encore en pleine agitation humaine.

fr. Joseph Lebret, O. P.

Notre enquête

Paroisse et mouvements spécialisés

Origines de la paroisse (1)

La paroisse doit s'ouvrir, s'adapter : on a vivement conscience de cette nécessité, que l'évolution même de la société impose à notre action : toutes les réponses en témoignent. Mais cette adaptation est soumise à la nature même de l'institution paroissiale. Or, l'étude des textes reçus nous montre qu'une conception nette de la paroisse fait souvent défaut : d'où la diversité et la confusion des idées même d'évolution et d'adaptation que nous avons déjà notées (2).

L'histoire peut seule nous apporter ici une lumière précieuse. Aussi n'hésitons-nous pas à publier dès maintenant — malgré qu'elle semble interrompre quelque peu la marche logique de l'enquête — l'étude historique que M. le chanoine Magnin, professeur honoraire de l'Institut Catholique de Paris, curé de Saint-Séverin, a bien voulu nous envoyer en réponse à l'enquête. L'origine de la paroisse nous montre combien elle est une émanation de l'église épiscopale urbaine, dont l'évêque était l'unique pasteur : elle répondait primitivement aux nécessités de l'expansion chrétienne. Elle fut d'abord une organisation de conquête en étroite dépendance du chef du diocèse; ses droits s'accroissaient dans la mesure des besoins du peuple qu'elle devait christianiser : sa loi organique, tout au début, est donc la loi même de l'expansion vitale du christianisme.

(1) Enquête menée de concert avec l'Union des Œuvres. Cf. *La Vie Spirituelle*, juillet-août 1936.

(2) *La Vie Spirituelle*, juin 1936, p. 313.

Les origines de la paroisse

Un peu d'étymologie

Le mot de paroisse vient du latin *parœcia* qui, à son tour, dérive du grec *paroikia, paroicia.*

Ce terme grec n'appartient pas à la langue classique, il se trouve dans la traduction grecque des Septante, au livre de la Sagesse, chap. XIX, v. 10, et à la fin du prologue de l'Ecclésiastique, et dans l'Apocalypse (XIII, 17), avec le sens de séjour ou d'établissement en pays étranger. On l'a dérivé de l'adjectif *par-oikos* : celui qui se tient auprès, c'est-à-dire le voisin, chez les auteurs profanes, et l'étranger, domicilié dans une ville ou dans un pays sans droits politiques, dans la Bible grecque (Gen., XV, 3 ; Lev., XXII, 10 ; Apoc., VII, 6 et 29 ; Ép. de S. Paul aux Éph., II, 19), où *paroikoi* est opposé à *oikeioi*, les gens de la maison, de la localité.

Cette origine explique que le substantif *paroikia* « commença d'être employé dans un sens concret pour désigner la communauté chrétienne d'une ville ou d'un district. Cette communauté, pendant la période la plus ancienne du christianisme, ne se composait pas de citoyens, mais de gens agrégés au passage, venus on ne savait d'où et justifiant moins de leur attache à la cité que de leur bonne volonté ». C'est l'acception du mot dans le martyre de saint Polycarpe, dans saint Denys de Corinthe (cité par Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, l. IV, ch. XXIII) dans saint Irénée (*Ibid.*, l. V, ch. XXIV). (Voir *Histoire des Conciles d'Héfélé*, trad. Leclercq, t. I, Paris, 1907, p. 601, note 4.)

Dans les quatre premiers siècles du christianisme, le mot *paroikia* désigne chez les Pères grecs la communauté épiscopale établie dans une cité (Cf. canon 16e du Concile de Nicée). Il faut attendre Théodoret pour trouver ce mot au sens actuel, quand il écrit au Pape saint Léon Ier que 800 paroisses dépendent de son siège de Cyr (Ép. II, 3. Migne, *P. G.*, 83, 1312).

Un sens mystique s'attache de plus aux mots *paroikia* et *paroikoi* du fait de leur origine scripturaire. Dans le prologue de l'Ecclésiastique, la *paroikia* est assimilée à la *diaspora* ou dispersion des Juifs, dans tout le monde antique.

Les chrétiens formant l'Israël nouveau sont également une diaspora (Ire Ép. de S. Pierre, II, 1) et une *paroikia*.

Ils vivent disséminés dans les diverses nations comme des hôtes de passage, n'ayant pas ici-bas de demeure permanente,

mais cherchant celle de l'avenir et de l'au-delà : conception favorisée alors par l'attente très répandue de la fin prochaine du monde.

Le terme latin *parœcia* (ou se trouve aussi *parochia*) n'est employé que par les auteurs chrétiens. Chez saint Jérôme, saint Augustin, chez le Vénérable Bède (VIII[e] siècle), il désigne le diocèse au sens actuel et ecclésiastique du mot, la *diœcesis* signifiait, dans l'antiquité latine, l'étendue d'un gouvernement, et plus spécialement, depuis la réforme de Dioclétien, les groupements de provinces compris dans la Préfecture.

Par contre, jusqu'au IX[e] siècle, la paroisse, au sens actuel, est parfois appelée diocèse, par exemple par saint Sidoine Appollinaire, évêque de Clermont au V[e] siècle, et les prêtres de paroisse sont dits prêtres diocésains, *diœcesani*.

L'acception définitive du mot paroisse apparaît au V[e] siècle chez le même saint Sidoine et se répand au VI[e] siècle (Concile d'Agde de 506, canon 26, Concile de Clermont de 535, canon 15).

Les curés ont été appelés prêtres paroissiaux, ruraux, diocésains, *presbyteri parochitani, diœcesani, rurales, rectores, parochi, plebani, pastores, curiones*. Le mot de curé, *curatus*, apparaît pour la première fois dans un libelle judiciaire de 1251. (P. Fournier, *Les Officialités diocésaines*, 1880, p. 318.) Au début du XIV[e] siècle, il est entré dans la langue canonique, comme en témoignent les Clémentines du *Corpus juris canonici*, c. 2 de sepulturis, l. III, titre 7.

Origine des paroisses

a) *Orient :*

Les fluctuations de sens du mot même indiquent que l'institution de la paroisse n'est pas apparue dès l'origine et ne s'est développée que lentement.

Pendant les trois premiers siècles, l'évêque est le seul curé de son diocèse qui, d'ailleurs, se confine à peu près exclusivement dans la cité épiscopale. Normalement, c'est lui seul qui officie, qui prêche, qui baptise, qui confirme; les prêtres ne forment autour de lui qu'une couronne de co-célébrants, le *presbyterium*. Mais, au début du IV[e] siècle, avec la paix de l'Église, le christianisme se répand dans les campagnes largement et autrement qu'à l'état sporadique. L'évêque de la cité ne peut s'occuper de tous ces fidèles répandus sur un territoire assez étendu en Orient, et très vaste en Occident, même en déléguant temporairement parmi eux ses prêtres ou ses diacres; il faut, au milieu de chrétiens qui ne peuvent

venir souvent à la ville et que le clergé de la ville ne peut visiter régulièrement et fréquemment, des pasteurs à poste fixe. En Orient, on songea à mettre à la tête des plus petits groupements de fidèles, des évêques appelés souvent chorévêques (Concile d'Ancyre, 314, c. 3, première mention des chorévêques) ou évêques de campagne, mais cette institution, peu favorable au prestige de l'épiscopat, tomba rapidement en décadence, et le chorépiscopat finit par ne plus être qu'un titre honorifique ne comportant plus le caractère épiscopal.

C'est pourquoi, dès le début du IV^e^ siècle, on voit des prêtres de campagne en Asie mineure, prêtres spécialement chargés de villages ou de bourgs, et leur nombre s'accroît bientôt.

Le Concile de Néocésarée (tenu entre 314 et 325) est le premier à parler des prêtres « de campagne » au canon 13, où il leur défend de célébrer dans l'église de la ville quand l'évêque ou les prêtres de la ville sont présents.

A la fin du siècle, une constitution d'Arcadius et d'Honorius, de 398, ordonne de choisir comme clercs des *vici*, ou bourgs, des gens du lieu, et charge les évêques de fixer le nombre des clercs nécessaires pour chaque *vicus* (*Code Théodosien*, l. XVI, titre II, const. 33). Nous avons vu plus haut que, vers 450, le diocèse de Cyr, en Osrhœne, gouverné par Théodoret comptait 800 paroisses, et c'était un petit diocèse. La législation de Justinien, au VI^e^ siècle, entre dans un assez grand nombre de détails en ce qui concerne les droits des fondateurs d'églises paroissiales et ceux des évêques (Code, l. I, titre III, const. 46). (Novelle 123, chap. XVIII; Novelle 131, chap. X, de l'an 545).

b) *Occident :*

Le christianisme s'est développé plus tôt en Orient qu'en Occident, et plus intensément. C'est pourquoi il semble bien que les paroisses rurales, — car on ne trouve de paroisses que dans les campagnes pendant longtemps, — n'apparaissent dans les pays occidentaux que vers la fin du IV^e^ siècle et le début du V^e^ siècle. C'est que là, plus encore et plus longtemps que dans les régions proches du berceau du christianisme, celui-ci a été une religion de cité. La population rurale, à cause de sa langue, de son ignorance, des difficultés de communication, était beaucoup moins abordable que celle des villes. De fait, en Occident surtout, elle ne fut pénétrée que très lentement par la foi nouvelle et, en dépit du labeur admirable d'hommes comme saint Martin, ce n'est guère qu'aux VI^e^ et VII^e^ siècles qu'elle y fut vraiment gagnée dans son ensemble.

C'est pourquoi le *paganus*, le paysan, l'habitant du *pagus*, distinct de celui de la cité, de la *civitas*, était en même temps le païen, l'adorateur attardé des vieilles idoles. L'époque où les clercs ont pu s'établir de façon stable dans les campagnes, et y mener une existence autre que celle de missionnaires errants (de *periodeutes*, comme on disait en Orient) a donc dû coïncider avec celle de la conversion des foules et le nombre des clercs paroissiaux augmenter avec les progrès mêmes de cette conversion.

Nous ne saurions partager l'opinion d'Imbart de la Tour, qui trouve des allusions aux paroisses dans les canons 18 et 19 du Concile d'Arles de 314 (*Les paroisses rurales du IV^e^ au XI^e^ siècle*, Paris, 1900, p. 8). Les diacres urbains, *urbici*, du canon 18, supposeraient des diacres ruraux, *rurales*, mais on n'indique pas quelles pouvaient être les fonctions de ces diacres ruraux. Le canon 19 interdit aux prêtres et aux diacres d'aller de lieu en lieu, mais ce canon ne précise pas la nature des séjours de ces gyrovagues : diocèses, villes, campagnes.

En fait, la lenteur de la création des diocèses en Occident, la crise arienne retardèrent d'une façon générale la création des paroisses. Ce n'est que vers la fin du IV^e^ siècle et le début du V^e^ qu'un ensemble de textes d'origines diverses donne l'impression que la paroisse rurale est à cette époque une institution déjà bien connue.

Les collections de conciles contiennent un synode de Rome qui se présente sous une forme extraordinaire : c'est une série de réponses à des évêques gaulois par les romains. La date en est incertaine : 402, 384, 398, suivant les auteurs anciens. M. Ch. Babut a démontré que c'est la plus ancienne décrétale, comme émanant du Pape saint Damase I^er^ (366-384) et écrite peu après 374 (*La plus ancienne décrétale*, Paris, 1904). Il y est question des prêtres et des diacres qui se trouvent *per parochias* pour permettre aux prêtres de baptiser les malades même en dehors du temps pascal et l'interdire aux diacres. Ce qui suppose qu'il y avait alors en Gaule des *parochiæ*, et que c'était une institution bien connue, puisqu'on ne juge pas utile de la définir.

La constitution impériale de 398, que nous avons citée plus haut, et qui parle des clercs chargés des *vici*, et pris dans les *vici*, s'applique à tous les pays de mouvance romaine, puisqu'elle est signée d'Honorius, empereur d'Occident, aussi bien que d'Arcadius, empereur d'Orient.

Peu après, le Pape saint Innocent I^er^ (401-417), écrivait à l'évêque Decentius, d'Eugubium (Gubbio) :

« Au sujet du *fermentum* (le pain eucharistique qui était alors fermenté) que le dimanche nous envoyons dans les

titres, votre consultation est superflue, puisque toutes vos églises sont établies à l'intérieur de votre cité épiscopale. En effet, les prêtres de ces titres ne peuvent pas se réunir à nous ce jour-là, à cause de l'assemblée du peuple qui leur est confiée. C'est pour cette raison qu'ils reçoivent par le ministère des acolytes le *fermentum* déjà consacré par nous, évêques, de telle sorte qu'ils ne s'estiment pas séparés de nous, surtout en un tel jour. En ce qui concerne les paroisses établies en dehors des villes épiscopales, je ne pense pas qu'on doive agir de la même façon : parce qu'on ne doit pas porter au loin les choses saintes, que nous ne les envoyons pas aux prêtres chargés des divers cimetières, et que les prêtres des divers cimetières ont le droit et la licence de les consacrer (les choses saintes) » (Migne, *P. L.*, t. XX, col. 446-447).

De ce texte, il résulte qu'il y avait alors des paroisses en dehors des villes, que les prêtres chargés de ces paroisses, de même que ceux des cimetières (toujours *extra muros*, à cette époque), pouvaient dire la messe le dimanche, à la différence des prêtres des titres urbains, et qu'enfin, même dans l'Italie centrale, depuis longtemps évangélisée, il y avait des diocèses, comme celui d'Eugubium, où n'existaient pas de paroisses rurales.

Pour ce qui est en particulier de la Gaule, nous constatons qu'au V^e^ siècle, diverses catégories de personnes contribuèrent à la création des paroisses. « En résumé, nous trouvons au V^e^ siècle des églises établies : 1° dans un *vicus* (canton rural), ou un *castrum* (bourg), par l'évêque et les habitants; 2° dans l'*ager ecclesiæ* (domaine de l'église), par un évêque; 3° dans un domaine, *vicus*, ou villa, par un grand propriétaire, clerc ou laïque; 4° dans les *loca deserta* (endroits déserts), par un reclus ou des moines » (Imbart de la Tour, *l. c.*, p. 37).

Le culte des saints, qui supplantait alors celui des divinités locales en gardant leurs attaches particulières aux habitudes religieuses des *pagani* convertis, favorisa grandement ces créations de paroisses.

Le régime paroissial se précise aux V^e^ et VI^e^ siècles, en même temps que les paroisses se créent. 1° Il y a des circonscriptions déterminées pour les paroisses : *vicus*, *villa*, ou groupe de *villae*, qui ne correspondent pas toujours aux circonscriptions civiles; 2° les pouvoirs spirituels du clergé rural s'accroissent. Les convertis de la campagne durent, à l'origine, recevoir de la main de prêtres ou de diacres l'Eucharistie consacrée à la ville par l'évêque. Puis on offrit le saint Sacrifice dans les églises construites au milieu d'eux, ce qui amena la disparition des diacres ruraux ou leur

subordination constante à des prêtres. Ceux-ci purent baptiser les malades en danger, non seulement pendant le temps pascal, où il leur était licité de baptiser tout le monde, mais pendant le reste de l'année (Décrétale de saint Damase Ier, peu après 374, mentionnée plus haut). Ils reçurent le pouvoir de prêcher, réservé à l'évêque dans les villes (Concile de Vaison, 529), de bénir le peuple, les maisons, les champs, et même de déposer les clercs, même diacres, de leurs paroisses (Concile d'Arles, 554).

Ils sont dispensés de célébrer les grandes fêtes avec leur évêque (Concile de Clermont de 555, canon 15, qui ne maintient l'obligation que pour les clercs attachés aux oratoires). Le clergé rural se recrute sur place : la constitution d'Honorius et d'Arcadius, de 398, que nous avons citée l'exige. Le pape saint Célestin Ier (422-432) écrit aux évêques des provinces viennoise et narbonnaise qu'il ne faut pas élever à la cléricature des étrangers ignorés du peuple. C'est pourquoi les prêtres de campagne doivent former de jeunes lecteurs destinés à leur succéder (Concile de Vaison de 529, canon 1). Le recrutement local assurait l'indépendance et l'influence du prêtre rural, « qui était le représentant naturel d'hommes dont il était le concitoyen et ne pouvait espérer de changement » (Imbart de la Tour, *l. c.*, p. 65, 3° *b*). Enfin l'église de campagne se voit affectée un patrimoine indépendant. Le canon 36e du Concile d'Arles, de 452, exige de l'évêque qu'elle ait sa dotation particulière. Le pape saint Gélase Ier (491-496), dans une décrétale aux évêques de la Lucanie, du Brutium et de la Sicile, règle les conditions des fondations de basiliques et oratoires de façon que celles-ci et leur desservant aient des ressources suffisantes et que le fondateur n'exerce pas une protection onéreuse sur les églises et leur clergé.

En Gaule, après avoir été autorisés à ne laisser aux clercs des paroisses qu'une partie de leurs revenus (Concile d'Orléans de 511), les évêques durent leur en abandonner la totalité (Concile d'Orléans de 538, canon 5), et le Concile de Paris de 614 posa en son canon 8e le principe de l'indépendance économique des diverses églises : « que tout ce qui a été légué aux églises pour leur entretien soit sous le pouvoir de leur chef ou évêque, ou prêtre ou clerc attaché aux lieux saints. »

Après une période d'arrêt, et même de recul au temps des invasions barbares, l'apostolat de saint Colomban et des moines irlandais, l'accroissement des propriétés rurales ecclésiastiques (*ager ecclesiae*), le progrès du défrichement des immenses forêts gauloises, l'apparition de la conception

féodale du domaine autonome et à peu près complètement indépendant du pouvoir central, le nombre croissant des sanctuaires des saints, amenèrent en Gaule un grand développement des paroisses du VII[e] au X[e] siècle, surtout entre 750 et 850. Les chorévêques apparaissent en Occident en 768 : ils ordonnent, consacrent, réconcilient les pénitents et confirment dans les campagnes; au IX[e] siècle des archidiacres ruraux et des archiprêtres sont à la tête de groupes de paroisses.

Enfin, sous la forte impulsion de Charlemagne, la règlementation de la fondation et de la dotation des centres religieux ruraux se précise. La paroisse est alors en plein essor. On constate un pareil développement en Espagne au VI[e], et surtout au VII[e] siècle, les conciles provinciaux, les conciles nationaux de Tolède, les lois des Wisigoths en témoignent à maintes reprises, et la décrétale de saint Gélase I[er], citée plus haut, prouve que, dès la fin du V[e] siècle, les fondations d'églises dans la campagne étaient assez fréquentes dans l'Italie méridionale et la Sicile pour exiger une réglementation générale.

En somme, la paroisse est née d'un vaste mouvement de décentralisation qui, de la communauté chrétienne primitive, étroitement groupée autour de l'évêque, a détaché des centres autonomes de vie religieuse qui restent d'ailleurs subordonnés à l'église-mère de la cité.

Chanoine Étienne Magnin.

Sacerdoce et Tiers-Ordre

C'était la première fois qu'en France se tenait un Congrès Général des Tertiaires Dominicains. La formule avait été heureusement appliquée en d'autres pays, en Italie notamment l'année dernière, et elle avait donné un nouvel élan et des directives précises à l'esprit apostolique des fils et des filles de saint Dominique qui ont pour mission, mêlés au monde, d'y porter l'esprit de vérité de leur Ordre.

Au congrès de Bologne, les rapports du Tiers-Ordre et de l'Action catholique avaient été sérieusement étudiés. Le même problème, fort délicat, se posait en France. Il importait de l'aborder de front; le Congrès de Paris, qui se tint du 12 au 15 juillet, n'y manqua pas.

Il ne faisait ainsi que mettre en pratique les consignes du Rme P. Gillet, écrivant dans sa « Lettre encyclique » du 17 mars 1933 : « Possesseurs de la vérité et de la charité, assurés de les posséder l'une et l'autre, nous avons le devoir de les faire pénétrer partout : dans la vie publique, dans la vie sociale, dans la vie économique, dans la vie internationale. C'est pour mieux atteindre ce but que le Saint-Siège organise, comme il le fait, l'Action catholique, *dont toute association religieuse... est l'auxiliaire-née...* »

De cette vaste réunion de famille, qui groupait plus de quatre cents membres, il nous est impossible ici de donner un compte rendu détaillé. Nous nous bornerons à un point qui intéresse plus spécialement, je pense, les lecteurs de *La Vie Spirituelle* : la question, débattue à la journée sacerdotale, des secours que les prêtres sont en droit d'attendre de la règle du Tiers-Ordre.

Comme le disait, en effet, un des rapports : « Le ministère paroissial est de plus en plus surchargé et agité; aussi le prêtre fervent recherche un secours contre cette dissipation... D'où plusieurs associations sacerdotales qui lui offrent un

cadre et un soutien pour le maintenir dans son désir et sa recherche de vie parfaite, sans rien abandonner des devoirs de sa charge. »

Pourquoi le Tiers-Ordre ne rendrait-il pas les mêmes services? Il suffirait, dit S. Exc. Mgr Beaussart qui participait aux débats, de conserver le Tiers-Ordre tel qu'il est, mais avec une règle particulière pour les prêtres. Ce qu'un rapporteur formulait en ces termes : « Pourquoi ne pas adapter au Tiers-Ordre sacerdotal les diverses modalités de secours et d'aide employées par les différentes associations sacerdotales existantes? », et parmi ces moyens il citait le : « bulletin de régularité soumis, chaque quinzaine ou chaque mois, à un supérieur qui réprimande, encourage, conseille... Quelquefois, ce bulletin de régularité comporte une feuille des dépenses mensuelles, effectuées après approbation préalable, qui fait ainsi pratiquer la pauvreté ».

Un autre moyen qui fut proposé et que S. Exc. Mgr Richaud, évêque auxiliaire de Versailles, soutint avec force, c'est une sorte de bulletin de liaison, un cahier de quelques pages comprenant des plans de méditations selon la doctrine de saint Thomas et la spiritualité dominicaine, une courte bibliographie des principales œuvres utiles aux prêtres, parues dans le mois. Bref, et pour reprendre les termes mêmes du vœu qui fut émis à ce propos, un bulletin « répondant au désir d'un esprit de famille, pour servir à la méditation, à l'étude, à l'enseignement et à l'apostolat des prêtres tertiaires ».

D'autres proposèrent un troisième moyen, d'un usage plus difficile : des retraites fermées. « Vivre une semaine ou davantage dans le recueillement d'un cloître dominicain, recevoir d'un Frère un profond enseignement sur la vie intérieure selon la spiritualité dominicaine... Formation que des récollections trimestrielles, par régions, pourraient maintenir et parfaire. » Mais on prévoit la grande objection : ce serait empêcher les prêtres de faire leur retraite avec leurs confrères du diocèse et créer une sorte de dualisme peut être dangereux.

Quant à susciter des fraternités sacerdotales avec vœux, les avis, là encore, furent partagés. Et la conclusion en fut sagement tirée par le Rme P. Gillet : laisser faire des expériences, et, de la masse de ces expériences, dégager des formes

nouvelles, mais qui demeureront toujours dans le cadre de la règle actuelle, adaptée toutefois aux besoins sacerdotaux.

Retenons pour notre part qu'il y a un besoin urgent et profond, chez beaucoup de prêtres, et surtout chez les jeunes, d'organiser leur vie sacerdotale soit dans des communautés de prêtres, soit dans un Tiers-Ordre. Ce désir d'appartenir à une collectivité, afin de garder la fidélité à l'étude et à l'oraison, ne peut aboutir que dans une vie *organisée*. S'en tenir à l'*esprit* d'un Tiers-Ordre s'avère insuffisant. Il faut que le Tiers-Ordre devienne un secours plus efficace, un cadre de vie. Comment cela se fera-t-il? Nul ne le sait encore exactement. Il faut chercher, expérimenter, prier.

Nul doute qu'à l'issue de cette journée, beaucoup de prêtres n'aient emporté l'espérance d'une formule de vie qui les aide puissamment... et la volonté d'y travailler sans plus tarder. Dieu fera le reste.....

P. B.

La formation religieuse des Enfants

II. — LIVRES POUR LES ENFANTS [1]

La production semble un peu moins abondante. Raisons économiques ? ou bien tous les sujets sont-ils traités maintenant — je veux dire traités à nouveau et en vue des besoins de notre temps ? — et s'aperçoit-on qu'il est inutile de recommencer en moins bien un travail déjà fait ?

Certains livres, par leur seule sincérité, quand ils atteignent leur petit public, lui font du bien. Ils ne lui feraient pas de mal s'ils étaient plus précis, plus écrits, ou mieux composés, ou pensés avec plus de profondeur, ou appuyés sur une psychologie mieux informée, ou présentés harmonieusement. Et ils glorifieraient Dieu davantage. Nous ne travaillons pas que pour les agneaux de la bergerie. Les loups nous surveillent; et les brebis égarées se moquent, ou méprisent. « Je veux que mon peuple prie sur de la beauté », disait un pape qui s'y connaissait en prière, puisque c'était un saint.

Je rêve d'un temps où chaque acheteur se sera fait avec soin son questionnaire critique, et l'appliquera à tous ses achats de livres et d'images, avant même de considérer le prix : « Qu'est-ce que ces pages veulent dire, et comment cela sera-t-il entendu ? La foi est-elle trahie ou non par cette image ? Le sentiment religieux est-il ou non découragé par ce texte ? Aurais-je honte de ce livre-ci devant un incroyant ? L'enfant à qui je donnerai celui-là sera-t-il content pour l'aspect du cadeau ou bien pour

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, juillet-août, p. 104.

le livre lui-même dans son intimité ? Lira-t-il ? et surtout deviendra-t-il plus chrétien d'avoir lu ? »

Donner une petite image *vraie* alors qu'on eût pu payer une grande image *fausse* ! un livre mince alors que le gros eût fait briller des yeux d'enfant ! ce sont des sacrifices.

Si je n'aboutissais à autre chose en ces pages qu'à montrer à quelques-uns que tout cela a de l'importance, combien serais-je heureuse de les avoir écrites ! Toutefois, après avoir lu mes jugements faillibles, que chacun juge sur pièces.

PRIÈRE. MESSE. SACREMENTS

Le Chapelet sans ennui, par le R. P. Lelong, O. P. (1); **Clé du Ciel,** par l'abbé Plaquevent (2).

Je ne puis m'empêcher de rapprocher, au seuil de cette rubrique, à cause du sourire qui les éclaire tous deux, deux petits ouvrages cependant bien différents. L'abbé Plaquevent, qui invente des prières « pour quand on se débarbouille », ou « pour quand on regarde par la fenêtre », reste sérieux; l'humour du P. Lelong, qui explique le chapelet à partir de la décalcomanie, ou de la « rizière dans un pot de géranium », est plus apparent; tous deux, quand ils écrivent pour les enfants, on les sent qui se dilatent de joie, et nous avec eux.

— **Le Chapelet sans ennui** a un autre titre, dessiné comme par une main d'enfants : *Je récite mon Chapelet;* et la petite main a barré chapelet pour écrire *Rosaire* : nous voici dès la couverture prévenus que la mystique du R. P. Lelong n'a rien de morose. Les prières sont des fleurs ; on apprend à prier comme on apprend à cueillir et offrir un bouquet. Le P. Lelong sait toutes les histoires qui peuvent introduire un petit dans les mystères; il faut demander aux mamans, qui d'abord passeront un moment exquis en tête-

(1) Alsatia, Paris-Colmar, 96 pp., 20×14, 5 fr.
(2) Éditions du Seuil, 112 pp., 9×14, relié 7 fr.

à-tête avec ces pages, de s'en inspirer dans leurs causeries; et ensemble l'on regardera les images, tirées de la même verve. On fera seulement bien attention de ne pas rire aux endroits où l'on devine que le P. Lelong garderait son sérieux; les enfants candides croiraient qu'on se moque.

Clé du Ciel. — Le Ciel de notre cœur... « Pour entrer il faut avoir la clé, et la clé, c'est notre prière. On perd la clé en perdant la prière. »

Des prières à l'usage des petits enfants par l'auteur de l'*Imitation du Petit Jésus*, on peut être assuré que c'est joli. Il y en a pour toutes les circonstances de la vie journalière, depuis l'instant où l'on ouvre les yeux; il y en a pour la confession, pour la Messe, pour la Communion. Le sentiment le plus souvent évoqué, avec l'amour, c'est la joie; la prière de louange en émane tout naturellement.

Les dessins d'Henri Sjöberg s'harmonisent à merveille avec le texte; un peu petits toutefois. La présentation est soignée, quoique le choix des caractères ne s'explique pas toujours très bien.

Les belles et simples prières chantées de la **Messe basse avec chants,** de Dom David (annoncée dans la 1re partie de cette chronique, juillet-août, p. 108), seront précieuses pour acheminer les enfants au chant grégorien.

La Messe pour nos morts, par Mlle d'Aubigny, est extraite de *En souvenir de nos morts*. La catéchiste de longue expérience qu'est Mlle d'Aubigny sait bien qu'aux messes des morts l'âme des vivants qui se trouvent là par occasion devient vulnérable; qu'on leur donne à lire cette messe dialoguée, « la pensée des morts leur fera retrouver la religion de leurs pères ». (Apostolat de la Prière, o fr. 75.)

Pour bien se confesser a déjà été signalé l'année dernière; si l'on y revient, c'est que la nouvelle édition représente une mise au point après expérience : adaptation plus étroite à l'âge des enfants, et pour la brochure rose des tout-petits, simplification, et lisibilité plus grande.

On trouvera encore, pour la préparation aux sacrements, de bons textes d'Agnès Goldie dans deux petits volumes fort

criticables par ailleurs, **Je me confesse — Je communie** (1) (voir rubrique : livres à images).

Ton Baptême (2), d'Y. Le Bourgeois, est une adaptation écrite trop vite du « Contrat... » de saint Jean Eudes. Mais qu'est-ce que c'est que ces dessins ?

JÉSUS ET MARIE

Comme l'Enfant Jésus, par Henri Chevré. Illustrations de H. de Costier (3). On aime ou on n'aime pas cette curieuse façon de dessiner. Mais on ne peut qu'aimer cette jolie façon de raconter, cette « imitation » de l'Enfant Jésus, pleine de poésie et de piété, et écrite comme par quelqu'un qui connaît parfaitement les enfants. Le catéchisme a été son école.

Dans **En route avec Jésus,** Suzanne Poste (4) donne dans chaque chapitre d'abord le texte même de l'Évangile; puis des commentaires et un développement affectif ; le jeune lecteur est exhorté à traduire dans sa vie les enseignements de la divine histoire. Avant d'être écrits, ces Entretiens furent parlés, pendant la longue carrière d'éducatrice de leur auteur. Les dessins sont simples, mais inhabiles.

Sabine du Jeu montre **Un Jésus tel que peu le connaissent** (5) : c'est Jésus dans son Corps mystique.

Sous le titre **La Passion de Notre-Seigneur,** le R. P. Poucel (6) présente un extrait de « Vie de Jésus pour l'enfant » et de « École de Jésus pour l'enfant » (voir *La Vie Spirituelle,* 1933 et 1935).

(1) Alsatia, Paris-Colmar.
(2) Desclée de Brouwer, 84 pp., 13×17.
(3) Beauchesne. Album 28×22, 20 fr.
(4) Spes, 58 pp., 20×26, 15 fr.
(5) Bonne Presse, Averbode, 47 pp., 15×20.
(6) Flammarion, 78 pp., 13×18, 3 fr. 50.

La divine Mère des petits enfants, par Marie André (1). Un joli petit livre, bien propre à faire aimer la Sainte Vierge, et où abondent les heureuses trouvailles d'expressions et d'images, avec une dose accentuée de fantaisie; il y a des anges dans l'histoire de la Sainte Vierge, on en rajoute... Étant donné ce caractère volontairement très enfantin, pourquoi vouloir tout fonder en doctrine ? les chapitres sur le péché originel et la vie surnaturelle sont superflus ici. Ce qu'on ne comprend pas nuit à ce qu'on comprend, et à ce qu'on comprendrait plus tard. On sautera des pages, voilà tout.

IMAGES ET LIVRES D'IMAGES

Jane Hebelynck a un talent charmant. Nous admettons sans peine ses formules de dessin : enfants tout en têtes et en jambes, grandes personnes à visages de bébés, stylisation extrême des paysages, et l'arbitraire du coloris : des bleus purs, des roses vifs, des verts ingénus, des ors, des blancs, parce que c'est un régal pour les yeux. **Madones au Pays de Flandre** (2) (le texte présente l'historique des pèlerinages), **L'Enfant de Noël** (3) (histoire touchante, traduite de Styn Streuvels, à *raconter*, et non faire lire aux enfants, parce que la langue en est difficile) continuent une série charmante de livres d'étrennes. **Ave Maria** (4) a de bien jolies images aussi, malgré que le visage de la Vierge soit trop puéril. Tout de même, on se demande à qui ce mignon petit livre est destiné. Il ne faut plus être tout petit pour goûter les vers de Camille Melloy.

Mais le plaisir des yeux, qui justifie l'artiste en un livre de contes, ou même de légendes pieuses, si elle sont présentées comme légendes, ne suffit pas à justifier l'éducatrice qui initie l'enfant à sa première confession ou sa première Communion. Éducatrice : qu'elle le veuille ou non, J. H. a une responsabilité dans la formation religieuse des petits

(1) Desclée de Brouwer, 144 pp., 14×19, 5 fr.
(2) Desclée de Brouwer. Album, 55 pp., 19×19, 10 fr.
(3) Id., 84 pp., 22×22, 10 fr.
(4) Desclée de Brouwer. Cart., 10×13, 5 fr.

qu'elle aura séduits. Dans ce domaine, le critique a tous les droits à une sévérité impitoyable. Les grandes personnes sourient aux petits diables en veste rouge, dont la queue noire frétille. Mais les enfants ne sourient pas, car les enfants sont sérieux. Ils prennent là leur première idée du péché et du Malin.

Je sais un petit garçon de six ans qui implorait ainsi sa mère : « Maman, au Ciel, quand j'aurais été sage toute la semaine, je pourrai un peu aller m'amuser en enfer ? »

Dans : « Je communie », c'est un Jésus de pure fantaisie qui présente l'hostie. Mais ouvrez le volume : p. 5, Jésus sort du tabernacle sous la forme d'une poupée aux bras écartés. Je respecte l'acte d'adoration d'un enfant devant l'autel, et je ne sais pas comment il s'imagine la Présence réelle, car cela fait partie du mystère de l'âme des petits, duquel il ne nous vient que des lueurs; ce que je sais, c'est que le travail de sa petite imagination ne peut qu'être faussé par de telles images.

On veut faire joli — en quoi on a raison — ou amusant; — je ne sais qui a illustré une petite sottise intitulée *Cuisine du Ciel*, qui se vend, hélas ! — Si l'on faisait *religieux*, par surcroît ? ça n'en serait pas plus mal !

Des religieuses nous donnent, en plusieurs endroits, un bel exemple. Les « Filles de l'Église » de Bruges, par exemple, composent des images qui sont de purs petits chefs-d'œuvre : inspiration authentique, composition d'un équilibre parfait, ressources de la couleur et du dessin. Beaucoup de Bénédictines aussi, à Lophem, à Vanves, etc., etc. La collection d'images qui fait partie de la méthode : « Comment j'enseigne l'année liturgique » (Voir : Pour les Éducateurs) est d'une fraîcheur de coloris et d'une simplicité de lignes qui plaisent à tous, et le sentiment qui les inspire a su se traduire dans l'expression et l'attitude des personnages.

Il n'y a pas que des religieuses. Des maisons cataloguées parmi les plus représentatives de l' « art Saint-Sulpice » font en ce moment un méritoire effort pour se renouveler. Il serait bien dommage de voir se fausser ce beau mouvement.

Voici maintenant trois Albums à images en couleurs d'un caractère nettement religieux : **L'Alphabet de l'Enfant**

Jésus, images de Boursier-Mougenot (1). Des acheteurs continuent à demander l'Alphabet première manière : texte sermonneur et gravures ennuyeuses; ils veulent continuer à ignorer l'enfant. Or, et ceci est un bel exemple, l'éditeur a refait son livre sans attendre l'épuisement de l'édition; et celui-ci est tout à fait gentil; de l'ancien il ne garde que le titre et la disposition.

— Les **Récits d'Histoire Sainte,** de Louise Le Vavasseur (2), se présentent bien; à droite, grandes images en couleurs vives, expressives, d'une composition simple, décorative; les enfants les aimeront; à gauche, un texte bref, donc souvent trop sec. Mais on devine que l'auteur sait les écueils de cet enseignement, et elle les surmonte parfois heureusement. Par exemple, l'histoire d'Esaü et Jacob est qualifiée moralement.

Bernadette, l'enfant de l' « Ave Maria », de Jean Arnold (3). Les illustrations sont des aquarelles assez plaisantes, et la page de titre nous apprend qu'on les doit au Carmel de Rochefort ! Cela fait rêver. Je pense à Utrillo, qui compose ses tableaux sur le vu d'une carte postale.

VIES DE SAINTS ET BIOGRAPHIES

La Collection « Les Belles Histoires » est bien nommée. Voici qu'Agnès Goldie nous raconte **Jeanne d'Arc** (4). Elle raconte bien, elle sait choisir, elle connaît par la pratique ce qui intéresse les enfants. Et elle n'abuse jamais de l'application morale, mais ne la néglige pas non plus.

Petits et grands dévoreront **La Merveilleuse histoire des Martyrs de l'Ouganda,** de Marie André (5). On leur souhaite de retenir ce bouquet spirituel : dans l'Ouganda, on ne demandait pas aux accusés : Es-tu chrétien ? mais : Pries-tu ? Un chrétien, c'est « celui qui prie ».

(1) Maure, 32 pp., 22 × 28, 6 fr.
(2) Maure, 54 pp., 22 × 29, 15 fr.
(3) Desclée de Brouwer, 54 pp., 22 × 22.
(4) Éd. du Clocher, Toulouse, 72 pp., 13 × 22, illust., 2 fr. 50.
(5) Œuvre Saint-Charles, Bruges, 86 pp., 13 × 21.

Jeanne Cappe a écrit à la mémoire d'**Astrid, la Reine au sourire** (1), une biographie qui a tout le charme d'un conte de fées; et pourtant « tout ceci, enfants, est vraiment arrivé ».

Depuis son nom, qui veut dire « Prête à donner son cœur » — j'ai vu ailleurs qu'il veut dire aussi « Dieu et Beauté », — jusqu'à la forme de son court destin, la Reine au sourire ressemble à une princesse de légende. Un poète inventerait-il mieux que le baiser à la marchande de fleurs, ou la révérence de la petite princesse au mendiant qui lui offre un bouquet?

L'impression, le papier, la reliure et les belles images, de R.-R. de Coniac, sont dignes de l'ouvrage.

Un lys sur la Croix, Livio Maria Zanotti, nous est présenté par le P. Petazzi (2), avec une simplicité qui fait ressortir la belle et sérieuse figure d'un petit prédestiné.

Lucie, petite fille d'Israël, de M.-L. Baudoire (3), sera réservé aux adolescents. C'est l'histoire vraie d'une jeune fille de race juive et de pensée athée qui brave une famille farouchement hostile pour écouter et suivre jusqu'au bout l'appel de Dieu.

DES HISTOIRES

L'Ile du Paradis, par Abel Moreau (4).

Un des genres les plus difficiles qui soient, c'est de revêtir la théologie de fictions plus ou moins enfantines. On y réussit rarement. Le lecteur cultivé qui prend un de ces essais y découvre la bonne intention de l'auteur et rien d'autre; quant à l'enfant, s'il dévore l' « histoire », il sent l'artifice. On n'y distingue pas bien de l'imaginé ce qui veut être tenu pour vrai; les descriptions poétiques y sont de trop volontaires symboles, et les sermons se déguisent mal.

Voici un conte aussi libre qu'un conte de fées dont on vous aurait dit, avant de commencer : Ne vous étonnez de

(1) Castermann, 164 pp., 16×21, rel. toile bleue, 15 fr.
(2) Apostolat de la Prière, 108 pp., 12×19, illust., 3 fr. 50.
(3) Librairie de l'Arc, 192 pp., 12×19, 8 fr.
(4) Flammarion, 138 pp., 16×20, 10 fr.

rien, c'est un conte. Or, ce sont les poètes qui font les contes; ils ont les mots et les couleurs qu'il faut pour cela, ils savent abandonner leur âme à leur fantaisie. Si leur conte est un conte du Paradis, comme c'est ici le cas, et qu'ils soient chrétiens, leur pensée profonde dirigera l'esquif. La mauvaise fée peut s'appeler Satan et la bonne Jésus, elles ne font pas tort aux vrais personnages, parce que, par-delà la mise en scène du conteur-poète, on est nourri d'Évangile authentique. On ne conseillerait à personne de renouveler l'essai; les réussites ne sont pas volontaires, et les échecs sont malfaisants.

L'histoire, en bref : une patrouille de scouts se trouve isolée dans une île inconnue, paradis rouvert par leur innocence. Le péché de l'un d'eux en détruira d'un coup l'harmonie.

L'histoire du Paradis terrestre, et l'histoire de « Dieu parmi nous », se renouvelle à l'échelle de l'île et de ces dix enfants. Toute la théologie de l'état de grâce est ainsi symbolisée dans une aventure où les surprises d'un naufrage, les chants scouts, les oiseaux merveilleux et les lions apprivoisés concourent avec les apparitions surnaturelles pour faire impression sur le jeune lecteur.

Les amateurs de poésie — ceux qui font des vers en cachette — goûteront ce conte plutôt que les amateurs d'aventures.

Rodicq a inventé pour ce Paradis quarante dessins curieux, spirituels, qui laissent beaucoup de marge à l'imagination.

« L'Année en fête pour nos enfants » (1) s'augmente de deux volumes :

Le Christ-Roi, de Jeanne Dannemarie, dont l'intérêt réside surtout dans la dernière partie : un épisode de la persécution mexicaine de 1927 — le P. Prot et ses compagnons — est raconté scéniquement par un groupe d'enfants et leur curé, et forme le clou d'une fête du Christ-Roi dans une petite paroisse.

Toussaint, par Eugénia Markowa, un curieux récit où la Fête des Saints et le jour des Morts sont relégués dans la

(1) Desclée de Brouwer, cart., illust., 10 fr. chaque vol.

marge. Et ce qui est au premier plan ne brille pas d'abord par la couleur ou l'originalité. On dirait que l'auteur, docile à un rêve intérieur, après avoir piqué ses notes à la queue-leu-leu, s'est interdit de les revoir, de peur de les travailler ou de les développer. Les mots sont sur un registre, les sentiments sur un autre. Les enfants entendront-ils le double chant ? Sentiront-ils poésie et mystique, ou incohérence ? Je n'ai pas fait l'expérience, et une ne suffirait pas.

A TRAVERS LES ŒUVRES. POUR L'ACTION

Des notes psychologiques dans **Des gamines sans importance**, de Sjmonne Cantineau (Bloud et Gay, 12 fr.). On croit reconnaître ici et là l'accent de la *Rue du Chien-qui-pêche*; seulement il s'agit de gosses de patro, non d'école laïque. Les notes de cette « demoiselle-catéchiste » nous entraînent en pleine réalité humaine.

Des saynettes pour les petits. On connaît la formule de Jeanne Lathière : courtes répliques numérotées plus ou moins interchangeables; système très pratique dans les patronages à population instable. Il y a beaucoup de vie, et souvent de drôlerie ou d'émotion, dans ces petits dialogues; la leçon se dégage toute seule; dans **Oh ! ce parapluie !** pour ne citer que l'une des dernières parues, la leçon de l'apostolat par le sacrifice (Maîtrise N.-D. Beaugency; 1 fr. 25 chaque).

Pour l'orientation des futurs travailleurs, le précieux **Guide Pré-jociste** (Librairie de la J.O.C., 7, rue Saint-Vincent, 1 fr.), et pour leur vie chrétienne : la **Messe dialoguée en chœurs** (id., 0 fr. 75). Pour la J.O.C., **Jociste... Pourquoi?** un bon petit exposé historique et apologétique (id., 1 fr. 50). Pour les patronages de garçons qui veulent s'organiser en équipes : **A toi, chef d'Équipe,** par Tagada, s'adresse aux petits chefs : sens pratique, entrain, apostolat (Ogeo, 31, rue de Fleurus; qu'on note ce changement d'adresse). Enfin, pour les adolescents des patros : **Le combat de chaque jour,** par l'abbé Henri Guesdon, lectures à méditer; juste de ton, entraînant (Ogeo, 2 brochures).

Marie Fargues.

L'éducation religieuse par le film fixe

Voici, à l'occasion de la rentrée et dans le but de rendre service aux éducateurs, quelques-unes des principales productions pouvant leur être utiles. Elles sont à ajouter à notre chronique de janvier dernier.

L'Église

Dans le domaine de la projection par film fixe, on a particulièrement travaillé et réussi à mettre à la portée des auditoires de cercles ou catéchismes la vie de l'Eglise. Comment ne pas nous en féliciter? *L'Histoire de l'Eglise Catholique* (1) et *L'Expansion du Catholicisme à travers le monde* (2), récemment parus, constituent d'excellents et de précieux auxiliaires pour le conférencier et le catéchiste.

Dans *L'Histoire de l'Eglise Catholique*, J. Ruppert a utilisé sa connaissance de l'histoire du costume et de la civilisation à travers les âges, et des notes simples et claires permettent d'expliquer non seulement les faits représentés, mais aussi les vêtements ou objets qu'offrent les images, tous justifiés au point de vue historique. Ainsi se trouve réduite la fantaisie dont beaucoup d'artistes et de peintres ont revêtu, pour les défigurer parfois, les grands personnages de l'histoire. Un seul regret. « Nous avons adopté — dit la notice — une présentation des faits non dans un ordre chronologique rigoureux, mais par classement. On ne sera donc pas surpris du chevauchement apparent de certaines dates comme d'événements de pays différents. » Conçue de cette façon, la notice représente un excellent aide-mémoire pour le conférencier; mais à la présentation de certains passages, le caractère dynamique des événements nous paraît sacrifié; le sentiment de la vie de l'histoire et de l'enchaînement comme de l'interférence des faits est parfois malaisé à saisir et à communiquer. Les auditoires d'enfants notamment, qui s'intéressent fort peu aux dates ou aux catégories logiques, subi-

(1) Par J. Ruppert et Raym. Galoyer, Thoquet, 46, rue d'Assas, Paris, 5 films fixes, les 4 premiers, 16 fr. pièce; le 5e, 15 fr.; livret de conférence, 7 fr.

(2) Editions Bloud et Gay, 6 films à 15 fr. pièce; livret explicatif, 5 fr.

ront ce morcellement de l'attention avec une gêne que le « speaker » devra s'employer à dissiper.

Cet inconvénient ne se retrouve pas dans *L'Expansion du Catholicisme à travers le monde,* où est exposée l'action missionnaire de l'Eglise. Ne serait-ce pas la première fois que pareil sujet — malheureusement si méconnu — est abordé? Si cela est vrai, ces films n'en prennent que plus de prix à nos yeux. Il y avait à cette présentation une réelle difficulté. « L'expansion missionnaire n'a jamais suivi une courbe régulière... » On y a remédié au moyen de grandes classifications formant un tout complet : l'expansion du catholicisme en Europe — hors d'Europe; les pays ou ordres religieux qui envoient des missionnaires — les pays de missions. La logique et la vie restent ainsi satisfaites. Quant aux images, elles sont empruntées aux documents archéologiques, artistiques, historiques, missionnaires les plus autorisés; elles peuvent contribuer à ce titre à étendre jusque dans ces différents domaines la culture de l'auditoire. Mais on comprend que cet exposé général de l'apostolat missionnaire ne peut que retenir l'essentiel.

Du livre ou du film animé à la projection

Ce passage représente-t-il une déchéance? Nous réservons cette question. Il est certain toutefois qu'en certains cas la projection peut rendre de grands services en mettant à la disposition d'un plus large public et avec des moyens moins coûteux le contenu de livres ou la substance de films animés en vogue. Nous ne faisons que signaler dans ce genre les tableaux muraux du catéchisme évangélique pour les petits, par le chanoine Quinet, en deux films fixes, le *Vrai visage du Vatican* et *Golgotha* (1).

Éditions en cours

Le film sur les *Leçons de Nazareth,* faisant partie de la Vie de Jésus éditée par la maison Bloud et Gay, est paru. Il est, comme les autres de la collection, captivant et fort bien conçu (2).

HYAC. MARÉCHAL, O. P.

(1) Editions Fixus-Films, 27, rue Cardinet, Paris, 2 bobines sur chaque sujet : 25 fr.
(2) Voir notre recension de janvier dernier, p. 102.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XLVIII

JUILLET 1936-SEPTEMBRE 1936

Les principes et la pratique

A.-M. Carré. — L'ascèse libératrice..... 5
F. Florand. — Lettre à un chrétien sur la Croix..... 135
G. Galichet. — Former des saints..... 27
J. Moreau. — La souffrance des justes..... 113
Sacerdos. — Réalisme de la direction..... 41

Les maîtres et les modèles

M. André. — Les martyrs noirs de l'Ouganda..... 55
P. Cras. — Un précurseur : l'abbé Allemand..... 160
P. Doncœur. — Saint Ignace et la direction des âmes..... 48
H.-M. Féret. — Dom Benoît Dard..... 174

Textes anciens

Marie de Sainte-Thérèse. — L'intime présence du Seigneur. 67
— La vie du Christ en nous..... 181

Les idées et les œuvres

Apostolus. — Se réjouir des échecs..... 185
P. Catrice. — Apostolat missionnaire..... 98
A. Cornu et A. Leclerc. — Adaptation des paroisses urbaines. 86
Ch. Du Bos. — Extrait d'un Journal..... 72
Ét. Lajeunie. — Union et organisation..... 76
Jos. Lebret. — Mystique de la conquête : I. Fils du même Père. 79
II. Membres du même Christ..... 190
Ét. Magnin. — Origines de la paroisse..... 200
Hyac. Maréchal. — L'éducation religieuse par le film fixe.... 221
P. B. — Sacerdoce et Tiers-Ordre..... 208

Lectures

M. Fargues. — Formation religieuse des enfants : I. Pour les éducateurs 104
II. Livres pour les enfants..... 211
O. Leroy. — Enfer des bas-fonds..... 102

Bibliographie

M. André. — La divine mère des petits enfants..... 215
— La merveilleuse histoire des martyrs de l'Ouganda 217
J. Arnold. — Bernadette, l'enfant de l'Ave Maria..... 217
M.-L. Baudoire. — Lucie, petite fille d'Israël..... 218
Boursier-Mongenot. — L'alphabet de l'Enfant-Jésus..... 217
Abbé Boyer. — Le catéchisme vivant..... 104
S. Cantineau. — Des gamines sans importance..... 210
J. Cappe. — Astrid, la reine au sourire..... 218
H. Chevré. — Comme l'Enfant-Jésus..... 214
J. Danemarie. — Le Christ-Roi..... 219
Dom David. — Messe basse avec chants..... 113
P. Derély. — La première formation des Zélateurs et Zélatrices de la Croisade Eucharistique..... 108
— La première formation des Croisés..... 108
F. Derkenne. — La vie et la joie au Catéchisme..... 104
S. Du Jeu. — Un Jésus tel que peu le connaissent..... 214
L. Emmelia et M. Laroche. — Tableaux catéchistiques..... 104
Abbé Guesdon. — Le combat de chaque jour..... 220
J. Heberlynck. — Madones au pays des Flandres..... 215
— L'enfant de Noël..... 215
— Ave Maria..... 215
E. Hugenin. — Les enfants moralement abandonnés..... 102
F. Isambert. — Le Catéchisme en mots très simples..... 108
J. Le Bourgeois. — Ton baptême..... 214
P. Lelièvre. — Papa et maman catéchistes..... 108
M.-H. Lelong. — Je récite mon Rosaire..... 212
E. Markowa. — Toussaint..... 220
Michon. — Mon Carnet de Croisade..... 108
A. Moreau. — L'île du Paradis..... 218
N. — Guide pré-jociste. — Messe dialoguée en chœurs J.O.C. — Jociste... pourquoi ?..... 220
N. — L'Évangile en images..... 104
N. — Madones au pays de Flandre..... 215
Abbé Plaquevent. — Clé du Ciel..... 212
R. P. Petazzi. — Un lis sur la Croix : Livio-Maria Zanotti.... 218
S. Poste. — En route avec Jésus..... 214
R. P. Poucel. — La Passion de Notre-Seigneur racontée à l'enfant 214
Chan. Quinet. — Mon cours d'histoire sainte..... 108
— Mon cahier liturgique..... 108
Une Religieuse Bénédictine. — Comment j'enseigne l'Année Liturgique à mes petits.. 108
St. Streuvels. — L'enfant de Noël..... 215
Tagada. — A toi, chef d'équipe..... 220
L. de Vavasseur. — Récits d'histoire sainte..... 217

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne)